

man

tsaco oiro ; dovinnmo .

ke échain devayre toutcoké fozen .  
dome pochá éropá daburé , depúké  
lousoudás seón metú deper tou .

yoqnet d'obain unretsértse djien memuzéot  
Tsantsávon azoké po eida akélov domokí olutá .

Oyon pré Koupezús dotji elous cyonmeta  
Enbauéto Kougedzón . Yoyo tretjurús , meuvézús  
Loumère dotji . Créllion Kánon Tjéúze .  
Loulérdzaron depéú . Manó Loumère , antjura  
étrémáí , souvinnáno doré loqúye .

Poré ké toutjura cendjura pa mau devoyá  
Lon t'ondzá , póncho pa Koumo déderón ,  
d'féura sorú pochá délaútre lá ,  
A Kállous , hiore pótson deida loumoki  
e penchar Koumo " Fierón " .

Omi , mon papré , ~~mon~~ mévén mévén  
tsítsá jevin the roudzá . Tsoungúat ená  
Dovónlar tséje dosoudás , de néin .  
awtroneú souvinnáno non tsítsá  
oméjoneú , ferre - potzá uské  
Enlo liése . Coumomi anávon pa  
Éreou lewéldzo , méjpa éva  
doudonsútre fuguérou , hi fo  
cláite inthe roudzá , djuri  
Lau cheux Ke souv dante .

andzour djim tómeizo delouytréou  
Onávon vonyodzá dante kébaquélé .  
Lasaraúteroun alo chinatío e furdzaron tou ,  
Ledziguérou azoké poustavon .

Unonéú , asqma ~~de~~ déou , návon venni  
Enser quá le liése ~~de~~ déou , onéú veqú  
trude méind ~~de~~ déou . Créllion  
Reou niou " docamsards " d'af  
Perbouneú , séfoqué ré d'atou .

Deper dokéla veqá , múnjes toumá me  
Fozíóman . Djimón tréneú lousúú séfoqué .  
Lous pounmédin tsauofé ké shantien azoké  
Pochá loqái d'odé soudá . Belous tsítsávon  
Djéúle loqúto com pláito , fozion ubri tantola  
Véga , láitra , liné . Ecco poché quont fuguérou  
alo retráto dotjurús : encheourton yoyé phéliqueú  
Detsáké lá , pe furdzá azoké quirtá von .

Las vóron tsossard dotji Kéúúké-lous  
esc . Echáion o fair degnin  
ou es Etalles .



JD

# Padrecito Gabriel vie et mort argentines

**PADRECITO GABRIEL**  
**vie et mort argentines**

Présentation (page 1)

1- Ce soir-là (p. 3)

2- De l'Ardèche à l'Amérique latine (p. 8)

3- Le temps de la colère (p. 11)

4- La force des pauvres (p. 20)

5- Châmicâl au quotidien (p. 25)

6- La montée des dangers (p. 28)

Poème à Mgr Angelelli (p. 32)

En couverture, fac-similé de la lettre écrite par Gabriel Longueville en patois de l'Ardèche après le coup d'Etat militaire de mars 1976. Traduction en page 30.

## PRÉSENTATION

"Padrecito Gabriel": c'est par ce diminutif affectueux et respectueux que les petites gens de sa paroisse appelaient Gabriel Longueville, prêtre français parti en Argentine en réponse à la demande de Jean XXIII.

Le concile Vatican II venait de se terminer. Un grand souffle de renouveau traversait l'Eglise catholique tout entière. L'Amérique latine en était encore à son image de marque des républiques bananières ou des pionniers faisant fortune dans les pampas du Sud.

Porté par sa foi et pris dans la tourmente de l'Argentine des généraux, Gabriel a connu le sort tragique de milliers d'innocents victimes du terrorisme d'Etat: le 18 juillet 1976, il était sauvagement assassiné par les forces de l'ordre, en compagnie d'un jeune prêtre argentin, son vicaire.

Dix ans ont passé, tant de choses aussi!

Nous avons voulu, pour cet anniversaire, honorer la mémoire de Gabriel et faire connaître la trajectoire d'un chrétien dans cette Amérique latine qui, par sursauts, fait tant parler d'elle. Nous nous sommes largement servi de ses lettres. On y voit l'évolution remarquable d'un homme généreux devenant témoin authentique de l'Evangile. Nous tenons à remercier la famille de Gabriel Longueville et ses nombreux amis qui nous ont donné accès à sa correspondance.

L'intense polémique de ces dernières années sur la théologie de la libération en Amérique latine a révélé, à ceux qui étaient prêts à le voir, l'enjeu magistral d'une Eglise catholique mise au défi de se situer dans les durs problèmes socio-politiques du continent.

Si l'Eglise d'Argentine y a perdu sa crédibilité en tant qu'institution, le témoignage de tous les Gabriel argentins demeure comme semence d'avenir.

Charles ANTOINE

juillet 1986

## 1 - CE SOIR-LÀ

Dimanche 18 juillet 1976, 21 H 30.

La nuit de l'hiver austral est depuis longtemps tombée sur la province de La Rioja, au nord-ouest de l'Argentine. Venu de la lointaine Cordillère des Andes, après avoir traversé les immensités broussailleuses de la plaine pelée, un petit vent glacé souffle sur la bourgade de Chamental, grosse de ses six mille habitants.

A proximité de l'agglomération, la base militaire de lancement de fusées s'est installée dans ses lumières nocturnes, caserne hautement protégée derrière ses barbelés et ses sentinelles, antre secret des conciliabules sur la sécurité de l'Etat et de la lutte contre la subversion intérieure. Il n'y a guère plus de trois mois que les généraux ont pris le pouvoir à Buenos-Aires, après plusieurs années de contrôle serré du pays à l'ombre des civils.

Au centre de la ville, de l'autre côté de la voie ferrée, les deux prêtres de la paroisse du St-Sauveur, Gabriel le curé et Carlos le vicaire, terminent leur repas chez les religieuses voisines. Après la messe du dimanche soir, l'heure est à la détente: il sera toujours temps de revenir aux choses sérieuses puisque, demain lundi, tous les prêtres et religieuses du diocèse se retrouvent à La Rioja, à 140 km de là, pour une rencontre pastorale.

On frappe à la porte...

Quoi d'étonnant? La très modeste maison des religieuses, comme le presbytère attenant tout aussi modeste, c'est la maison du Bon Dieu: les gens de Chamental s'y savent chez eux à toute heure du jour et de la nuit.

- Bonsoir! dit la soeur qui s'est levée pour aller ouvrir la porte à deux hommes plantés là sans bouger.

- Bonsoir! Nous voudrions parler avec le Père Gabriel et le Père Carlos.

Soeur Rosario faisant mine d'intervenir, Carlos lui demande avec vivacité de ne pas insister: il va s'occuper lui-même des visiteurs. Ceux-ci s'adressent à lui et à Gabriel qui s'est approché:

- C'est très important. Pouvons-nous bavarder à l'écart?

Les deux prêtres et les deux individus sortent dans le jardin et se rendent dans une petite maison attenante. Les soeurs entendent des éclats de voix. Cinq minutes plus tard Gabriel et Carlos reviennent chez les soeurs.

- Qui sont ces gens-là? demande Soeur Angela tandis que les deux policiers sortent sur la rue pour aller attendre patiemment près d'une voiture de couleur sombre et sans immatriculation. La religieuse est inquiète du visage tendu des deux prêtres. D'autant plus inquiète qu'elle a le sentiment d'avoir vu ces étranges personnages à la messe de tout à l'heure, plus observateurs que participants.

Gabriel et Carlos se rendent au presbytère, par l'arrière de la maison des soeurs, afin de rassembler quelques affaires. A mots mesurés ils expliquent aux religieuses qu'ils doivent aller à La Rioja pour une déposition sur le cas d'un prisonnier politique. Ils leur demandent instamment de ne pas avertir la police locale - il y a un commissariat tout près de là - mais d'en parler demain à Mgr Angelelli, l'évêque de La Rioja. Puis au moment de partir:

- Priez beaucoup, beaucoup!

Quinze minutes après les coups frappés à la porte, Gabriel Longueville et Carlos de Dios Murias, l'air soucieux, montent en silence à l'arrière de la voiture stationnée sur le chemin. Les deux individus, corrects et sûrs d'eux-mêmes, montent à l'avant. Les portières claquent. La voiture démarre dans l'obscurité. Mais au lieu de prendre la direction de La Rioja au nord, elle part vers le sud et s'engage sur la route qui joint Chamental à Olta.

Ce qui se passe dans l'heure suivante, personne n'est en état de le dire. La nuit de Chamical n'a toujours pas livré son secret. Les rares gens d'alentour disent seulement avoir entendu dans la nuit des rafales et des cris "comme des gens hystériques" parmi lesquels il y avait "une voix de femme qui chantait"...

Il faudra attendre l'après-midi du mardi 20 juillet pour qu'un groupe de cheminots découvrent deux cadavres au pied du ballast de la voie ferrée, à cinq kilomètres au sud de Chamical. Ce sont les corps des deux prêtres de la paroisse. Leurs montres sont respectivement arrêtées à 10 H 20 et 10 H 40, sans doute à cause des cordes avec lesquelles ils ont été ligotés. Les yeux bandés, et poussés du haut du remblai, ils avaient été abattus à la mitrailleuse. Trois armes, selon toutes probabilités. Gabriel avait reçu cinq balles dans la poitrine, dont une au coeur; Carlos, davantage atteint, avait le crâne éclaté au niveau d'un oeil.

La nouvelle du double assassinat provoque un choc considérable dans la population de Chamical et dans le diocèse de La Rioja. C'est en ces termes que le diocèse rapporte l'événement jusqu'au moment de l'enterrement:

"GABRIEL LONGUEVILLE ET CARLOS DE DIOS MURIAS  
MARTYRS DE LA FOI - 18 JUILLET 1976

Un événement terrible et douloureux, mais en même temps joyeux dans la foi, a durement frappé notre diocèse de La Rioja et l'Eglise d'Argentine. Gabriel Longueville, prêtre français, et Carlos de Dios Murias, prêtre et religieux franciscain, respectivement curé et vicaire coopérateur de l'église de Chamical, ont été sauvagement assassinés dans les environs de la ville. Leur martyre a scellé dans le sang la foi qu'ils prêchaient et la fidélité à Jésus-Christ et à son Eglise qu'ils vivaient tous deux intensément. La communion profonde que nous cherchons à vivre comme Eglise de Jésus-Christ, a été une fois encore mise en évidence par ce pas de Dieu dans notre diocèse.

Par coïncidence, le lundi 19 juillet, tous les prêtres et les religieuses de la province étaient invités à participer à un cours de théologie morale à La Rioja. A mesure que nous arrivions à l'évêché, nous apprenions ce qui s'était passé la veille à Chamical. La nouvelle nous marqua profondément: nos frères prêtres, Gabriel et Carlos, avaient été séquestrés. Nous étions tous consternés et abattus. Les craintes alternaient avec l'espoir. Connaissant le contexte de notre Eglise, persécutée parce qu'elle prêche l'évangile de Jésus-Christ, ainsi que les moyens utilisés pour faire taire sa voix, nous avions peur qu'ils ne fussent déjà morts, sans toutefois abandonner l'illusion de les revoir vivants.

Notre esprit et notre coeur étaient tournés vers Gabriel et Carlos; nos pensées tournaient autour de la question de savoir où ils pouvaient se trouver et quel pouvait être leur sort; nos sentiments étaient de vive préoccupation. Pourtant, dans une ambiance de sérénité et de responsabilité profonde, nous commençâmes le cours de théologie morale. En fin d'après-midi, notre première journée se termina par une messe concélébrée sous la présidence de l'évêque, qui nous invita à une unité plus forte que jamais et à une prière insistante au Seigneur pour que nous les retrouvions vivants.

La matinée du mardi passa sans que nous ayons aucune nouvelle sur le lieu de détention de nos frères prêtres. L'incertitude augmentait et le silence des organismes de sécurité ne faisait qu'ajouter à nos craintes. Après le repas de midi, tous les prêtres et les religieuses présents au cours de théologie dans la Maison de la culture se réunirent autour de l'évêque pour examiner les démarches à faire en vue de la localisation de Gabriel et de Carlos. Notre réflexion porta sur la situation que connaissait notre Eglise: nous pensions à diverses possibilités. L'évêque se rendrait à Chamical pour être présent parmi la population, si durement frappée par la séquestration de ses pasteurs; il pourrait également suivre de plus près les démarches pour leur localisation. Mais ce sont les soeurs de St Joseph, de la communauté de Chamical, qui s'y rendraient les premières.

Tandis qu'elles étaient en route, vers 19 H, un appel téléphonique adressé à l'évêque faisait savoir que les corps, criblés de balles, avaient été découverts. Un silence douloureux, marqué de

larmes, répondit d'abord à cette Parole de Dieu annoncée en pleine Eucharistie. Gabriel et Carlos étaient morts! Martyrs de l'évangile qu'ils prêchaient! Témoins de l'espérance et de l'amour qu'ils vécurent jusqu'au bout!

Une immense tristesse s'abattit sur le peuple de Chamental qui, cette nuit-là, se rassembla dans l'église et sur la place pour attendre l'arrivée des restes mortels de ceux qui étaient leurs passagers. Et dans les larmes, de tous les coeurs montait la même question: pourquoi?

"Nous n'avons reçu d'eux que de bonnes choses"... "Je prie, mais je ne comprends pas"... "Pauvres, prêtres, ils ont été emmenés comme des agneaux innocents"... "Jusqu'au jour de leur mort ils ont prêché la paix"... "Ils sont morts pour une cause noble, celle de l'Évangile"... Tels sont quelques-uns des témoignages d'un peuple en proie à la consternation et à une vive souffrance.

Puis, à deux heures du matin, les cercueils sont transportés dans l'église paroissiale. Un grand nombre de fidèles se réunirent pour prier à leur intention, en compagnie des prêtres et des religieuses qui étaient arrivés de La Rioja. La prière continua toute la nuit. Dès l'aube du mercredi commença le défilé immense et ininterrompu du peuple qui se rendait à l'église afin d'être, pour la dernière fois, aux côtés de ses prêtres et pour prier à leur intention. Des hommes, des femmes, des jeunes, des enfants, tous étaient là, déchirés.

L'évêque lui aussi, leurs frères prêtres du diocèse, les religieux franciscains avec leur provincial et les religieuses arrivaient à tout moment de toutes les parties de la province et du pays. L'amitié, l'affection et une communion ecclésiale intense se manifestaient cette fois dans la douleur et l'espérance. Comme il nous était extrêmement difficile d'accepter une mort si cruelle! Comme sont vraies les paroles du Christ: "Le serviteur n'est pas au-dessus du Maître"! Comme le sermon sur la montagne nous inondait d'une espérance renouvelée: "Heureux êtes-vous si les hommes vous haïssent, s'ils vous expulsent, s'ils vous insultent et s'ils vous considèrent comme des délinquants à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse car votre récompense sera grande dans le ciel"!

En fin d'après-midi, une concélébration eut lieu sous la présidence de l'évêque. C'était la première messe que Gabriel et Carlos célébraient du ciel. Le sang versé de ces prêtres du Christ donna à cette Eucharistie une signification de sacrifice toute particulière. Et comme Jésus sur la croix: "Pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font", notre prière monta pour tous ceux qui avaient préparé et exécuté ce martyre.

Quelques instants plus tard, la maman de Carlos arriva, accompagnée de deux soeurs de Carlos et d'autres membres de sa famille. Comme est déchirante la douleur d'une mère qui pleure son enfant mort, un fils tué dans la plénitude de la jeunesse et de l'enthousiasme pour la vie! Comme est terrible la souffrance d'une mère qui n'a même pas pu voir une dernière fois son fils! Un seul cri, noyé de larmes, jaillit de son coeur: "Pourquoi toi, petit Charles, si tout le monde t'aimait bien?" Puis peu à peu nous la vîmes s'apaiser et s'affermir dans la foi qu'elle avait elle-même semée dans le coeur de son fils prêtre.

Et notre prière se poursuivit. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, l'église resta remplie de fidèles, de prêtres et de religieuses qui priaient en pleurant. Un groupe continua la nuit durant.

A 11 H du matin, le jeudi, ce fut la concélébration. Il y avait autour de l'évêque 34 prêtres du diocèse, 7 religieux franciscains avec leur provincial et un séminariste, 2 prêtres capucins amis, 4 séminaristes, 45 religieuses du diocèse et une multitude immense de fidèles, près de 3.000 personnes, qui remplissaient l'église et la place jusque dans la rue. Sur les deux cercueils déposés dans le presbytère, il y avait, comme signe de leur sacerdoce, une étoile et un livre: l'Évangile dont ils avaient fait leur vie jusqu'à la mort.

Au moment de l'homélie, l'évêque commença par lire les télégrammes de condoléances de Mgr Primatesa, président de la Conférence épiscopale argentine; du Nonce apostolique et de Mgr Zazpe qui n'avaient pu être présents par suite d'une audience, à la même heure, avec le président de la

République. Puis l'évêque exhorta à lire cet événement avec des yeux clairs, les yeux de la foi; les noms de Carlos et de Gabriel sont déjà écrits dans le ciel, car ils ont signé de leur sang l'évangile qu'ils prêchaient. "Frères de Chamical, déclara-t-il à un moment donné, avec le poids de la Parole de Dieu et du ministère pastoral, vous pouvez vous sentir élus et réconfortés. Le sang répandu deviendra semence, semence féconde. Comme ils sont bénis, vos foyers et les enfants de cette terre! Sachez que, plus que jamais, ces deux hommes sont aussi deux symboles!" Et après avoir remercié de tout coeur la maman et le papa de Gabriel, là-bas en France, son diocèse, sa paroisse, ainsi que la maman de Carlos présente à la cérémonie, l'évêque invita l'assemblée à prier de nouveau pour ceux qui avaient préparé et exécuté cette mort, afin que le Seigneur les ébranle à l'intérieur d'eux-mêmes et change leur coeur.

A l'heure du Notre-Père, nos mains s'entrelacèrent comme jamais entre prêtres, et avec Carlos et Gabriel en posant nos mains sur leurs cercueils, en signe d'inébranlable unité dans la foi et l'espérance, en signe de ferme résolution d'oeuvrer dans le sens de la fraternité à laquelle le Christ nous appelle. A la fin de la messe, tous les prêtres présents, la maman et les soeurs de Carlos firent cercle autour des cercueils pour prier le dernier répons dans l'église. Et en geste d'adieu, la maman de Carlos embrassa le cercueil de son fils, puis celui de Gabriel, comme l'aurait fait sa mère.

Lentement, comme en adoration de ce grand mystère du martyr, le mystère du Christ vainqueur de la mort et espérance de ceux qui croient en lui, dans un profond silence intérieur, nous sortîmes de l'église pour accompagner Gabriel et Carlos dans les rues de Chamical. Les cercueils furent portés à la main jusqu'au cimetière, d'abord par les prêtres, ensuite les religieuses, puis les fidèles. Heureux de nous savoir fils de Dieu et de mettre en lui notre confiance, nous chantions la joie de vivre en Dieu, en sachant que la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ est proclamée, qu'elle reste pour nous force et lumière sur la route.

Toutes les personnes qui prirent la parole près de la tombe: un représentant du peuple, une religieuse, le doyen de Los Llanos, un franciscain et un représentant des prêtres du diocèse, tous portèrent témoignage de la foi de ces frères prêtres et de leur fidélité à l'évangile scellée dans le sang. A la fin, après le dernier répons liturgique, jaillit comme un cri d'espérance le "Tous nous allons vaincre", le chant de Martin Luther King, chanté avec la certitude que l'amour du Christ est plus fort que l'égoïsme et que la haine... que le Royaume de Dieu triomphera sur le monde... que la semence de l'évangile, arrosée du sang de ces nouveaux martyrs, fleurira pour donner des fruits de fraternité et de paix.

L'histoire continue. Dieu a placé sur notre chemin ce terrible événement comme un signe des temps. Nous l'avons vécu dans la douleur et dans la joie. Il nous revient maintenant de l'interpréter à la lumière de notre foi et à celle de l'évangile qu'ils ont cherché à vivre. Pourquoi la providence de Dieu a-t-elle permis que coule le sang innocent? Pourquoi Dieu a-t-il choisi cette terre aride et poudreuse des plaines de La Rioja comme lieu de martyre? Que recherchent donc ces hommes aveugles qui ont provoqué cet événement? Peut-être voulaient-ils étouffer l'évangile de Jésus-Christ? Ne serait-ce pas là, par hasard, une autre des innombrables façons de persécuter, de calomnier et de condamner notre Eglise? Cherchent-ils à faire taire la voix d'une Eglise qui, dans la fidélité à la mission que le Seigneur lui a confiée, interpelle notre vie et nous appelle à la conversion?

Nous devons nous arrêter pour réfléchir devant Dieu sur ce signe d'un Amour qui ne nous abandonne pas. Avec certitude. La même certitude qu'avait Carlos quand il déclarait, quelques jours avant sa mort: "Ils peuvent bien faire taire la voix de Carlos Murias; ils ne pourront jamais faire taire la voix de l'Evangile."

Pendant l'enterrement de Gabriel et de Carlos, un jeune religieux écoute, bouleversé, l'homélie de Mgr Angelelli. Il s'appelle Sebastián Glassmann. Il a la trentaine à peine, il est capucin, il a terminé son grand séminaire il y a quatre ans mais depuis, il hésite, remettant son ordination d'année en année. Il attend un signe... En sortant du cimetière de Chamical, le jeudi après l'assassinat de Gabriel et de Carlos, il demande à parler à l'évêque: "deux prêtres sont morts martyrs, je demande le sacerdoce".

Dix ans plus tard, le 31 mars 1986, de sa paroisse d'Olta près de Chamental, il envoyait son témoignage:

"Je ne pourrai pas être à Chamental pour le dixième anniversaire du martyr de Carlos et de Gabriel, pour la belle célébration du souvenir. Je tiens néanmoins à être présent d'une autre façon, par cet humble témoignage.

Je suis arrivé à La Rioja en mars 1976. J'appartenais à l'Ordre des capucins de par les vœux perpétuels. Mais bien que j'eusse terminé mes études ecclésiastiques depuis plusieurs années, je ne me décidais toujours pas à demander l'ordination sacerdotale, car j'étais en pleine période de doutes personnels et de conflits avec mon ordre et avec mon évêque, un homme ouvertement anti-Medellín. La crise a éclaté en début 1976, date à laquelle nous avons quitté le diocèse de La Plata.

Je suis parti à la recherche d'une Eglise qui me donnerait la possibilité d'une meilleure présence, comme capucin, dans le peuple des pauvres et d'un sacerdoce plus engagé. C'est alors que j'ai demandé à partager la vie et l'expérience de mes frères de l'Eglise particulière de La Rioja.

A cette époque l'Eglise de La Rioja, à cause surtout de la figure prophétique de son évêque Enrique Angelelli, était vraiment un signe d'espérance et un pôle d'attraction pour tous ceux qui voulaient une Eglise plus engagée auprès du peuple. Et la fraternité entre franciscains et capucins - Carlos était franciscain - expérimentée depuis quelques années m'apparaissait également comme une expérience de véritable insertion dans le peuple des pauvres.

Une semaine après mon arrivée à La Rioja c'était le coup d'Etat militaire qui allait inaugurer une triste période de huit années de terreur et de répression.

Dès le début les militaires ont voulu intimider l'Eglise et le peuple de La Rioja en arrêtant les militants et les chrétiens engagés les plus proches de Mgr Angelelli, dont plusieurs prêtres et religieux.

Les suspicions et les menaces ont redoublé. Les agents de pastorale, comme j'ai pu le constater, ont fait l'objet de contrôles tatillons dans leurs activités et leurs déplacements. Jusqu'au 18 juillet où la répression a signé ses premières victimes dans la région: les Pères Gabriel et Carlos.

Leur martyre a été un choc pour le peuple et pour l'Eglise. Il me sera difficile d'oublier ce 22 juillet où nous avons enterré les corps meurtris de nos martyrs.

Pendant la messe d'enterrement et au moment de l'homélie de Mgr Angelelli, j'ai senti tous mes doutes s'envoler. J'ai vu tout à fait clairement que c'était pour moi un appel de Dieu et du peuple dans l'affliction, et qu'il y avait un poste vacant à pourvoir.

C'est ainsi que, surmontant mes peurs et immédiatement après la cérémonie, j'ai parlé à l'évêque et à mon provincial qui était là en demandant humblement à être admis à l'ordination sacerdotale le plus tôt possible. Ce qu'ils m'ont accordé.

Et malgré l'assassinat immédiatement postérieur du cher Mgr Angelelli, j'ai été ordonné prêtre le 16 octobre 1976 au service du diocèse de La Rioja, où je suis toujours en ce début de 1986.

Chaque fois que la fatigue, les hésitations et les difficultés me semblaient trop grandes, le souvenir de nos martyrs et le cri du peuple souffrant m'ont encouragé à continuer de "marcher tout simplement", comme disait Mgr Angelelli.

J'estime que c'est un devoir de gratitude envers Gabriel et Carlos, envers Enrique Angelelli et le peuple souffrant de La Rioja, ainsi qu'envers la France qui nous a donné Gabriel et tant d'autres frères pour le service de notre Amérique latine, que d'offrir ce modeste et sincère témoignage."

## 2 - DE L'ARDÈCHE A L'AMÉRIQUE LATINE

Gabriel Longueville a trente-sept ans d'âge et onze années de sacerdoce dans le diocèse de Viviers, en Ardèche, quand il s'adresse au Comité épiscopal France-Amérique latine (CEFAL) comme volontaire pour ce continent lointain.

Il le fait au titre de "Fidei donum" - Le don de la foi, du nom de l'encyclique publiée par le pape Pie XII en 1957, précisément l'année de son ordination sacerdotale. Le pape rappelait la dimension missionnaire de l'Eglise diocésaine: l'évangélisation à l'extérieur n'est pas l'apanage de congrégations religieuses spécialisées, elle appartient à tout prêtre du fait de son sacerdoce. D'abord tournée vers l'Afrique, l'encyclique Fidei donum est appliquée par Jean XXIII à l'Amérique latine en 1961.

De son petit séminaire St-Charles d'Annonay où il est professeur de langues, Gabriel écrit donc au CEFAL dont Mgr Riobé était alors le président et Michel Quoist le secrétaire général. Il le fait dans ces termes le 30 septembre 1968:

"Je vous écris sur le conseil de mon évêque. Je lui ai fait part de mon désir de consacrer une période de ma vie au service de l'Amérique latine. Il est pleinement d'accord, et il m'a dit de me mettre en rapport avec vous.

Mon intention de partir comme prêtre "Fidei donum" a mûri et s'est précisée lentement, mais j'ai eu ce désir depuis que je suis prêtre: c'est-à-dire une dizaine d'années. La transformation de notre séminaire: scolarisation en grande partie à l'extérieur, me permettra d'être libre dès la fin de cette année scolaire et d'envisager mon départ du diocèse.

Je connais assez bien l'espagnol. J'ai fait deux séjours d'un mois en Espagne. J'ai même présenté à l'Université de Lyon un certificat de philologie espagnole (qui n'a été qu'une demi-réussite) et j'ai enseigné cette langue en 4e.

Ayant passé jusqu'à présent tout mon temps dans l'enseignement, j'envisagerais plutôt un ministère paroissial. C'est un domaine que je connais peu, n'ayant fait que des remplacements dans la période morte des vacances ou donné un coup de main à l'occasion des fêtes. Aussi dois-je avouer que je n'ai que très peu d'expérience en Action catholique, catéchismes, etc. Mais tous les prêtres n'ont-ils pas à faire de nouveau un apprentissage en arrivant en Amérique latine?"

C'est un homme résolu qui fait cette demande. Ce trait de caractère apparaît en filigrane des sept années qu'il passera en Argentine. Il n'y a pas d'improvisation chez Gabriel, même si l'Amérique latine ne tarde pas à lui apprendre la décontraction. Ses maîtres du secondaire l'avaient parfaitement noté quand ils portaient ces appréciations sur son travail en seconde: "*Connait son programme*"; "*Tour d'esprit analytique*"; "*Le style manque parfois de chaleur*". Cette dernière notation se retrouve dans sa correspondance latino-américaine: très sensible, il n'en est pas pour autant porté aux expansions épistolaires; manifestement il se retient, au risque d'apparaître secret. Ses professeurs de première écrivent de lui: "*Bon élève, très travailleur, réfléchi. Donne satisfaction dans l'ensemble.*" De même en classe de philosophie: "*Elève réfléchi, personnel, intuitif, ordonné, clair.*" Il faudra que la situation se tende tragiquement en Argentine pour que ses amis prêtres les plus proches l'entendent faire part de ses inquiétudes. Au point qu'il lui arrivera d'en perdre le sommeil et de se relever la nuit pour se livrer à la sculpture sur bois, son expression favorite.

Dans l'exposé des motifs de sa décision de se porter volontaire pour l'Amérique latine, il n'y a guère de place pour les fioritures:

"Mon diocèse est immensément riche en prêtres, en comparaison de l'Amérique latine. Le temps d'enseignement que je m'étais fixé arrive à expiration; je n'ai jamais envisagé une autre orientation qu'un ministère en Amérique latine."

Il s'estime fait davantage pour un ministère paroissial en milieu rural que pour une présence sacerdotale en milieu ouvrier. Il ne pouvait pas deviner que son premier poste en Argentine le verrait devenir prêtre au travail dans le monde rural et qu'il en garderait à Chamental le goût de la construction, truelle à la main et plans dans la tête.

Au fond Gabriel est porteur, sans le savoir, d'un projet d'existence qui n'a pu voir le jour en France. C'est ce qu'ont parfaitement perçu les responsables du Comité épiscopal France-Amérique latine en recevant sa candidature: *"Très sérieux, mais tout à fait petit professeur de province. Il n'a fait que cela. Intelligent, cultivé, mais extérieurement "petit". Un de ces hommes dont on se dit qu'il serait peut-être devenu un "grand bonhomme", si on lui avait donné d'autres possibilités pour s'épanouir. Mais les racines sont, semble-t-il, très profondes. Il est encore jeune (né en 1931). Il peut peut-être trouver, en Amérique latine, une nouvelle dimension (...)"*.

On ne pouvait mieux prédire.

Parmi les dix-sept prêtres français qui, en août 1969, prennent l'avion à destination du Mexique pour un stage de langue, il y a Gabriel l'Ardéchois. Il est prévu qu'avec un autre il partira ensuite pour l'Argentine. Trois autres sont destinés au Pérou, deux à la Colombie, un au Honduras, deux à l'Uruguay, un au Venezuela et les six restants au Chili. De cette "promotion", plusieurs connaîtront la prison ou l'expulsion et le nom de Gabriel Longueville sera inscrit au martyrologe contemporain d'Amérique latine.

Quand il arrive au centre de langue de Cuernavaca, Gabriel le professeur a beau jeu de distancer ses compagnons. Il raconte, dans sa lettre du 12 septembre à ses amis du séminaire d'Annonay:

*"Cuernavaca se trouve à 75 Km au sud-est de Mexico. C'est une ville de 100.000 habitants environ, qui est un peu le lieu de repos des Mexicains riches. De partout on répète que c'est la ville du printemps perpétuel: il suffit d'avoir des yeux pour s'en convaincre, des fleurs de partout, une température aux environs de 25 degrés. Malgré des pluies chaque après-midi et chaque nuit, on peut se baigner à toute heure. C'est un climat qui n'entre pas dans nos classifications habituelles. Bien qu'on soit à 1.600 mètres, toute l'année on mange sous un hangar de paille ouvert sur trois côtés. La végétation est très luxuriante: bougainvillées, bananiers, orchidées et beaucoup d'autres arbres; comme plantes de chez nous, je n'ai vu que des géraniums. Cela ne ressemble pas au paysage de cactus et de désert tel qu'on représente souvent le Mexique."*

Le centre d'accueil où logent les "élèves" est dirigé par le Père François de l'Espinay, responsable pour toute l'Amérique latine des prêtres français envoyés par le Comité épiscopal France-Amérique latine:

*"Parlons de notre maison où logent la vingtaine de prêtres français et la dizaine de Canadiens. C'est une sorte de villa au milieu d'un parc avec piscine. Voilà le côté "bourgeois". Le revers c'est que nous sommes à cinq ou six par chambre, parfois en lits superposés et que certains manquent d'espace vital. Plusieurs jeunes de l'Amérique du Nord vivent avec nous. Cette maison joue presque uniquement le rôle de dortoir, car du lundi au samedi midi, de 7 H 1/2 du matin à 8 H du soir nous sommes au Centre de formation, où se trouve le célèbre Illich. Chaque jour nous faisons une heure de marche pour y aller et en revenir, avec un tronçon de route qui est plutôt un ruisseau. Pour l'instant j'ai réussi à éviter toutes les flaques d'eau."*

*Le Centre de formation pour l'Amérique latine: le CIDOC, comprend essentiellement le cours accéléré d'espagnol et deux conférences par jour sur des sujets divers: politique, syndicalisme, histoire, religion. C'est assez bourratif; cinq heures avant le repas, une heure ou bien trois heures, suivant les jours, l'après-midi. Je ne passerai sans doute que deux mois ici. (...) Le plus dur est de se débarrasser de l'accent de la Castille qu'on méprise hautement ici."*

Effectivement, Gabriel quitte le stage de langue en plein milieu. Il va s'installer dans une équipe de prêtres travaillant dans les faubourgs de Mexico.

Il promène son regard d'entomologiste sur les choses:

"Samedi et dimanche, je suis allé visiter une partie de Mexico: l'Université, le Musée anthropologique, le métro inauguré deux jours plus tôt et que les gens émerveillés essayaient comme un jouet neuf, la place de la cathédrale illuminée. Demain je pars voir quelques pyramides aztèques" (lettre du 12 septembre à ses amis du séminaire). "C'est dimanche. J'arrive de faire un tour de la banlieue de la ville. Il y avait des choses que je n'avais pas encore vues, et comme je ne serai bientôt plus ici, je leur ai consacré ma journée" (lettre du 26 octobre 1969 à son curé d'Ettables).

Il observe aussi les humains:

"La semaine passée j'ai assisté à une session de pastorale pour une partie de la ville. Cela m'a permis de connaître quelques types du clergé de Mexico et de voir leurs difficultés. La grande affaire c'est qu'ils sont mangés par le culte, car le culte rapporte. Certains disent jusqu'à trois messes par jour. Ils sacramentalisent sans exiger de préparation. Heureusement il n'y a pas d'enfernement à l'église: très bonne chose qu'on devrait instituer en France" (lettre du 18 novembre 1969 à ses amis du séminaire).

C'est surtout le premier choc avec un univers culturel différent. En Amérique latine les relations humaines obéissent à une autre logique que la logique cartésienne. Il note:

"La grande difficulté ici, pour tout ce qui est réunion, c'est que l'exactitude européenne n'existe pas. Fixer à 5 H, cela veut dire pour eux venir au moins à 6 H moins 5. Ils ne savent pas non plus refuser sur le champ par peur d'être désagréables. Mais ils oublient vite leur promesse" (id.).

C'est là le début d'un long apprentissage. Il lui faudra du temps pour maîtriser ses réactions "très françaises" et se couler dans un mode de vie si différent de la campagne ardéchoise. Trois ans plus tard il justifiera encore ses réactions, tout en avouant qu'il fait fausse route:

"J'ai essayé de mettre au pas un village à 40 km d'ici. Ils avaient demandé une messe à telle heure. Chaque fois j'arrivais à l'heure exacte; personne n'était encore levé de la sieste, aussi sec, je repartais en laissant un écriteau à la porte. Ils commencent à comprendre, je crois. Mais avec ces méthodes, on prend un caractère grincheux et autoritaire" (lettre du 12 décembre 1972 à sa famille).

C'est en ce sens qu'il parlera en 1974 de sa "mentalité de casseur" à propos des habitudes religieuses populaires, en ajoutant qu' "il faut davantage marcher au rythme du peuple" (lettre du 12 août 1974 à ses amis du séminaire). A ce moment là, Gabriel sera parvenu au terme de son cheminement spirituel: le fruit sera mûr.

Au Mexique ce n'est qu'un contact passager avec le nouveau monde de l'Amérique latine. Son premier ministère sacerdotal en Argentine constitue un choc autrement redoutable.

### 3 - LE TEMPS DE LA COLÈRE

C'est dans le diocèse de Corrientes, au nord-est de l'Argentine, que Gabriel va exercer son ministère paroissial. Il s'est engagé par contrat pour une durée de cinq ans auprès de Mgr Vicentin, évêque âgé de 75 ans et de réputation pré-conciliaire.

Il met à profit le voyage Mexique-Argentine:

"Je suis arrivé ici le 1er février. J'ai allongé la durée de mon voyage de Mexico ici, autant que j'ai pu, en faisant de longues escales dans les diverses capitales: Bogotá, Lima, Santiago, Buenos-Aires. Un peu partout j'ai rencontré des prêtres français: installation, mode de vie, apostolat divers. Cela m'a fait une expérience dont je vais essayer de profiter" [lettre du 4 mars 1970 à ses amis du séminaire].

Il oublie de raconter que, juste avant de commencer son ministère à Corrientes, il a profité de la voiture d'un autre prêtre français qui partait en direction du nord-ouest, pour visiter la province de La Rioja. L'histoire ne dit pas s'il est alors passé par Chamental. Mais quand il envisagera de quitter Corrientes c'est tout naturellement qu'il se tournera vers l'évêque de La Rioja.

Pour l'heure il s'installe:

"J'ai rejoint un prêtre de Lille: François Bousson. Nous avons à notre charge un territoire de la banlieue, non érigé en paroisse, avec trois lieux de culte. Nous nous sommes installés dans un quartier, genre cité ouvrière. Notre maison semblable à toutes les autres est assez exiguë à mon gré. Mais elle semble luxueuse si on la compare à la majorité des autres habitations des quartiers environnants. En général c'est chaque famille qui s'est débrouillée pour construire sa maison: brique, tôle, boue, planches. Assez souvent une seule pièce, mais des aménagements à l'extérieur: pour faire la cuisine, faire la sieste. La salle de séjour est l'ombre d'un arbre, beaucoup plus fraîche que tout le reste" [lettre du 4 mars 1970 à ses amis du séminaire].

Il se sent bien dans son quartier et son compagnonnage avec François est heureux. Celui-ci en témoignera le lendemain de l'assassinat de Gabriel, dans une lettre-circulaire d'août 1976:

*"Je l'avais accueilli en janvier 70 à Corrientes. Nous y avons vécu ensemble, à deux, dans la même maison. Jamais avant et depuis je n'ai pu partager aussi simplement ma vie sacerdotale. Paul, Pierre, tous ceux qui nous visitèrent à cette époque, se rappelleront l'intimité de la cuisine, la simplicité de la concélébration dans un beau verre ciselé que nous avions choisi pour cela. C'était le compagnon le plus facile, le conseiller le plus humble et sûr. Artiste, il taillait dans le bois, et je me rappelle sa joie quand il reçut de France un paquet avec un jeu de gouges et couteaux. Préoccupé de connaître et partager la vie des gens, il travaillait comme maçon malgré la chaleur.*

*Ensemble nous avons vécu l'épreuve de l'incompréhension de Mgr Vicentin à la suite de laquelle il avait opté en janvier 71 pour le diocèse de La Rioja avec Mgr Angelelli."*

Pour Gabriel, en début 1970, le dépaysement est total. Il approfondit la découverte de la pauvreté des populations, perçue pour la première fois au Mexique. A Corrientes il est dedans. Certes, ses réactions sont encore très françaises, mais la mutation en profondeur commence.

"Me voilà fixé pour quelques années à Corrientes, sur le rio Paraná, dans le Nord-Est de l'Argentine. Je vis avec un autre prêtre français qui a déjà un an d'ancienneté. Nous nous occupons d'une zone de banlieue. Mon territoire à moi comprend divers quartiers: l'un d'eux aux maisons assez présentables, les deux autres sont presque des bidonvilles, mais la végétation cache la misère. En cette saison, il vaut mieux avoir un arbre qu'une tôle ondulée au-dessus de sa tête" [lettre du 30 mars 1970 à ses amis du séminaire].

Il raconte son quartier et les environs au curé d'Etables, son village natal:

"Les gens se situent au bas de l'échelle sociale: les plus élevés sont les sous-officiers... des chômeurs, des femmes abandonnées avec une foule de gosses et qui vivent on ne sait de quoi: travail occasionnel, pêche dans le fleuve. Il y a une pauvreté qu'on ne soupçonne pas en Europe" (lettre du 25 février 1970).

A sa famille:

"On s'y déplace beaucoup à cheval avec une peau de mouton en guise de selle; même des gamins de 5-6 ans ou des vieilles femmes.

Parfois des chevaux errants se font écraser par des camions, on les met tout simplement dans le fossé où ils se décomposent à loisir. J'ai repéré deux de ces charognes sur un trajet que je fais assez souvent.

(...) Les gens fabriquent les briques. Ils font "tropiller" la glaise avec des chevaux qui tournent en rond. Ensuite ils moulent les briques avec des planches, les font sécher, les cuisent au bois, en les empilant sous forme de pyramides. C'est un boulot très dur. Ils sont exploités par les camionneurs et revendeurs qui en une heure gagnent ce qu'eux transpirent en plusieurs jours.

D'autres sont pêcheurs. Ils vont en barque sur le fleuve, soit de nuit, soit de jour et retirent des poissons qui ont parfois plus d'un mètre de long" (lettre du 30 avril 1970).

"Toutes sortes d'habitations, des maisons assez bien et des cabanes de terre et de tôle. Les gens vivent beaucoup dehors, sous les arbres; ils font la cuisine et dorment souvent à l'extérieur" (lettre du 20 février 1970).

Et à ses amis du séminaire d'Annonay:

"Je puis maintenant avoir une petite vue d'ensemble de la population. Je vous l'ai peut-être décrite la fois précédente. Dans la partie urbaine de mon territoire vivent beaucoup d'employés de la police avec leurs 300 F par mois. Beaucoup d'employés de la voirie, beaucoup de commerçants dont le négoce n'est qu'un appoint. Dans la partie campagne, beaucoup de fabricants de briques aux méthodes de travail ancestrales, exemple: ils font fouler la glaise par leurs chevaux; ils cuisent les briques au bois. C'est un travail très dur; les ouvriers y gagnent leurs 7,50 F par jour, alors qu'un litre de vin coûte en moyenne 1 F 20. C'est de l'exploitation.

Il y a quelques pêcheurs, quelques chiffonniers qui passent au peigne fin le dépotoir municipal. Beaucoup ne vivent que de travaux occasionnels. L'industrie refuse de s'installer ici car Corrientes situé à l'angle du fleuve est un peu un cul-de-sac. Les camions doivent attendre des journées pour prendre le bac. On espère beaucoup du pont qui est en construction et qui reliera avec l'autre rive où tout est un peu plus développé" (lettre du 6 mai 1970).

Un de ses premiers problèmes de prêtre chargé de deux chapelles de quartier, c'est la situation de l'une d'elles:

"Mon prédécesseur y avait accueilli une famille sans logement, d'une façon provisoire. Cela fait quatre ans qu'elle vit dans la sacristie, les quelques salles ou pans de murs environnants et dans la chapelle même. Quand je suis arrivé j'ai eu une plainte générale des paroissiens à l'égard de cette famille. Ils voudraient tous la faire partir et elle tient ferme "J'y suis, j'y reste". C'est un problème et une pitié de voir ces gamins en guenilles faire la sieste sur le sol de la sacristie, la mère pieds nus et dépoitraillée étendre son linge sur les bancs de l'église; le père, fainéant comme pas un, grille des cigares sous le porche. Partout des chiffons et des papiers. A cause de cela, certains paroissiens vont ailleurs, et aucun n'est enclin à entretenir cette église. Il faudra bien trouver une solution qui soit humaine, sans brusquer les choses" (lettre du 4 mars 1970).

S'il n'y avait que la vie en quartier populaire, Gabriel s'y ferait sans trop de problème puisque c'est son choix et qu'il est essentiellement venu pour ça. Comme ses confrères, il est trop lucide pour en rester au stade de la pitié envers les pauvres. Il sait - et il vérifie - que la pauvreté des milieux populaires est un problème "structurel", comme ont dit les évêques latino-américains

réunis en conférence continentale à Medellín, Colombie, en 1968: "Nous sommes au seuil d'une époque historique nouvelle pour notre continent, lourde d'une aspiration à l'émancipation totale, à la libération de toute servitude, à l'épanouissement personnel et à l'intégration collective. Nous y reconnaissons les préliminaires d'une gestation douloureuse pour une civilisation nouvelle. Nous ne pouvons pas ne pas lire cet effort gigantesque de changement et de développement accéléré comme un signe évident de l'Esprit qui mène l'histoire des hommes et des peuples à son accomplissement" [Introduction au document final de Medellín].

Sur le terrain, le contraste entre les deux extrêmes de la société est frappant. L'indignation de Gabriel ne tarde pas à en venir à un vocabulaire bien peu ecclésiastique:

"Au centre de la ville, tout ressemble plus à l'Europe. Il y a de beaux quartiers, des avenues plantées d'arbres tropicaux et des églises à riches" [lettre du 20 février 1970 à sa famille].

"Hier soir, je suis allé à la messe dans une paroisse riche au centre de la ville. Après avoir été un mariage avec défilé de toilettes et maxi-jupes. La bourgeoisie se porte aussi bien que celle d'Europe sinon mieux. A quand le grand chambardement?" [lettre du 30 août 1970 à sa famille].

En attendant, Gabriel cherche à se situer dans son ministère. Il n'est guère surchargé de travail. Le culte ne l'encombre pas, comme il dit: "une messe le dimanche, une autre le mercredi avec une assistance réduite à une cinquantaine de personnes; un baptême par mois, deux mariages en perspective; dix confessions pour la Semaine Sainte et Pâques; pas d'enterrement religieux si ce n'est la messe du 7e jour". Il fait des visites chez les gens. Pour cela il s'est acheté un vélo "pour mes déplacements et de surcroît pour ma forme physique", ce qui est agréable dans un pays où "tout est plat"...

Les activités paroissiales ne sont pas son fort et elles sont souvent sujettes à déboires:

"Chaque samedi après-midi, un groupe d'hommes et de femmes vient réparer et nettoyer l'église. Bientôt, elle sera en état convenable, alors je crois qu'ils vont accepter d'aller réparer les maisons les plus pauvres; on aurait sans doute dû commencer par là, mais pour changer une mentalité "paroissiale"!... Jusqu'à présent, ils se débrouillent pour faire des tombolas ou des quêtes, je ne m'en occupe pas.

Il y a des choses qui marchent bien, le catéchisme par exemple. Les enfants viennent irrégulièrement; les parents ne peuvent accepter qu'on exige deux ans de préparation à la communion. Au début, ils promettent d'être assidus; ça ne dure pas et le nombre de ceux qui viennent est infime. Le quart des gosses n'est pas baptisé; quant aux mariages à l'église, ils atteignent à peine les 20%. Au début cela surprenait un peu, maintenant je n'ai plus la même réaction" [lettre du 19 oct. 1970 au curé d'Etables].

"Mon compagnon, François, a la fête patronale dans sa chapelle bientôt, la neuvaine préparatoire est commencée. Ce soir, réunion de jeunes: aucun n'est venu, malgré les promesses. Pour passer sa colère, il s'est mis à construire une étagère à grands coups de marteau.

Les Argentins sont ainsi. Ils ne disent jamais "non" à une invitation, mais toujours "oui bien sûr", tout en sachant qu'ils ne viendront pas. Et quand on les rencontre par la suite, ils ne sont même pas gênés et ils trouvent des motifs qui ne valent rien: il faisait froid, je n'avais pas l'heure, je regardais la T.V., etc." [lettre du 30 août 1970 à sa famille].

Il pense à un travail de réflexion mieux structuré, du type "action catholique" à la française, mais

"Ce sera assez difficile de créer des groupes et de faire des réunions. Rien n'a été fait dans ce sens sauf la Légion de Marie qui, il y a un temps, fut très puissante et dont quelques femmes gardent la nostalgie. Je vais essayer de me garder de cet écueil. Autre mouvement qui est puissant c'est le "cursillisme", qui forme des espèces de coopérateurs paroissiaux comme Chabeuil, issus du milieu bourgeois. Ici, il ne mord pas, heureusement. Toute l'action catholique est quelque chose d'inconnu et de suspect, sauf le mouvement rural mais ce n'est pas ce qu'il faut dans le quartier" [lettre du 4 mars 1970 à ses amis du séminaire].

A la fin de son séjour d'une année à Corrientes, il résumera son attitude et son programme:

"Envers le groupe purement paroissial, mon attitude a été de l'affronter un peu comme on affronte une hydre aux têtes sans cesse renaissantes, démolir ses projets hors de course, au fur et à mesure qu'ils naissent, exemple: construire un restaurant pour enfants, remonter la légion de Marie, créer et peindre la chapelle, faire des kermesses chaque mois, etc. La commission paroissiale est composée de gens très dévoués qu'il faudrait peu à peu orienter.

Je m'étais lancé dans la réparation de vieilles baraques, j'avais trouvé quelques volontaires, pas toujours fidèles au rendez-vous: c'est un trait de leur mentalité à accepter" [lettre du 31 décembre 1970 à ses amis du séminaire].

Très vite, il va se situer en mettant davantage l'accent sur le témoignage de vie que sur un ministère sacerdotal typiquement paroissial:

"Je pense que même ici le travail de curé ne remplit pas toute une journée; on ne peut être en visite du matin au soir. Il est assez mal porté d'aller dans une maison lorsque les femmes sont seules.

Je crois que des religieuses feraient un travail excellent ici, mais les religieuses sont dans le centre de la ville où elles éduquent Mesdemoiselles de X... ou de S... suivant les bons principes économique-politico-religieux" [lettre du 4 mars 1970 à ses amis du séminaire].

Et c'est ainsi qu'en juin 1970, il cherche un travail comme prêtre-ouvrier, si possible à mi-temps. Il est embauché comme manoeuvre dans une entreprise de maçonnerie. Il l'annonce à sa famille:

"Je ne l'ai pas écrit tout de suite, je voulais voir comment ça marcherait. En fait, ça marche bien, à part les quelques ampoules et courbatures de la première semaine.

Un autre prêtre travaille dans le même chantier, c'est grâce à lui que j'ai pu obtenir cette place. Le patron est accommodant: je ne travaille en moyenne que quatre jours par semaine, il me reste du temps pour m'occuper de mes paroissiens" [lettre du 21 juillet 1970].

"Il y a 15 jours, j'ai repris le travail. Nous construisons un mur autour d'un terrain d'école. Du matin au soir, nous sommes au milieu du piaillage des gamins. Ils ont à peu près autant de récréation que de classe. Les institutrices essaient de nous faire parler: "Pourquoi les curés travaillent? Que pensons-nous de la situation du pays?" etc. Certaines nous avertissent: "Attention, une telle est de la police. Mesurez vos paroles".

Un étudiant vétérinaire est venu faire le terrassier une semaine. Il n'en pouvait plus les premiers jours. On est arrivé à lui faire admettre qu'un manoeuvre mériterait de gagner autant qu'un vétérinaire. Mais quand il sera établi avec ses diplômes, il ne s'en souviendra sans doute plus.

Quatre nouveaux jeunes sont venus s'embaucher. Ils n'avaient jamais vu un curé de près. Comme le chantier est loin, à midi nous mangeons tous dans un bistrot; c'est une cuisine qui n'est guère raffinée: un seul plat qui est en même temps soupe, viande, légume. La plupart viennent au travail complètement à jeun; ils tiennent jusqu'à midi avec quelques gorgées d'eau. On comprend que lorsque le patron n'est pas là, ils ne forcent pas trop" [lettre du 27 septembre 1970].

Gabriel précise à sa famille qu'il a tenu à mettre au courant Mgr Vicentin:

"Je suis allé en parler à l'évêque, au début. Il est contre les P.O.; il voit le communisme partout. Malgré cela, j'ai commencé. Attendons la suite. En tout cas, je ne vois que des avantages à ce travail: bien que ne gagnant que 10 F par jour, ça permet de vivre; on est au niveau de ceux qui travaillent pour pas grand chose et qui habituellement considèrent l'Eglise comme une société capitaliste. Troisième raison: ça occupe le temps; je me demande comment les curés arrivent à meubler les 24 heures de la journée. Autre avantage: exercice physique excellent" [lettre du 21 juillet 1970].

Ses contacts sur le sujet avec Mgr Vicentin, son évêque, ne sont pas des meilleurs, on le voit. Ce n'est que le début d'une incompréhension qui ne fera que s'accroître jusqu'à la rupture:

"En ce qui concerne mes activités jusqu'à présent, rien d'extraordinaire. J'ai arrêté le travail

manuel pendant l'été, ce serait intenable pour un Européen. Je pensais aller travailler quelques journées avec les fabricants de briques, milieu sous-prolétaire, inconstant et buveur. Son Excellence a décidé que je ne me barbouillerais pas les mains sacerdotales de glaise. On essaiera ailleurs. Je commençais à connaître des familles un peu dans toutes les directions de mon territoire. J'avais abordé plus sérieusement quelques personnes pour qu'elles s'engagent un peu plus, en particulier plusieurs jeunes" [lettre du 31 décembre 1970 à ses amis du séminaire].

En fait, le malaise est général. Gabriel porte un jugement sévère sur une partie du clergé du diocèse:

"Le clergé est très mêlé; une bonne partie de religieux de tout poil et de diverses nationalités. Il y a des religieux de Don Orione de Tortona, dont nous avons visité la maison mère avec le Père Deygas. Les Salésiens tiennent les collèges chics et contribuent grandement au maintien des privilèges de la haute classe. Les jésuites sont des ultra-espagnols. Hier nous avons une réunion du clergé de la ville: ce qui fait la moitié du clergé diocésain, en tout une quarantaine de prêtres" [lettre du 4 mars 1970 à ses amis du séminaire].

Il constate que, dans une de ses deux chapelles de quartier:

"Les vieux prêtres qui y trafiquaient avant y viennent encore et conseillent à quelques familles de ne pas trop suivre le nouveau prêtre français qui a des idées trop avancées. Je ne suis pas arrivé à savoir combien il y avait dans la caisse, je n'ai pas le droit de voir ce qu'il y a dans les tronc. Tout ça me gêne; qu'ils se débrouillent.

Je me suis aperçu que ce sont les familles qui se veulent les plus influentes dans les paroisses qui sont les plus embêtantes et les moins acceptées par les autres" [lettre du 27 septembre 1970 à sa famille].

Il n'y a pas deux mois que Gabriel s'est installé dans son quartier populaire de Corrientes qu'éclate un conflit violent entre l'évêque et un groupe de prêtres membres du mouvement argentin appelé "Prêtres du tiers monde", un mouvement à l'échelle nationale regroupant un certain nombre de prêtres, séculiers et religieux, et s'inscrivant dans la dynamique de renouveau inaugurée par le concile Vatican II et "latino-américanisée" par l'assemblée continentale des évêques latino-américains de Medellín. Créé en décembre 1967 dans la mouvance de l'appel de dix-huit évêques du tiers-monde présents au concile et appelant les chrétiens des pays sous-développés à relever le défi de la pauvreté, le Mouvement des prêtres du tiers-monde est, en 1970, en pleine expansion dans tout le pays. Mais dans une Eglise argentine massivement fermée sur elle-même, ce mouvement ne tarde pas à faire naître des polémiques ecclésiales de plus en plus âpres.

Le diocèse de Corrientes échappe d'autant moins à la querelle que son évêque, comme dit Gabriel, est "un des plus traditionnels d'Argentine". Le feu est mis aux poudres dans la ville de Corrientes en mars 1970:

" Ces jours-ci l'Eglise de Corrientes tient la vedette dans toute l'Argentine, et sans doute au-delà. Voici l'affaire:

Il existe une fraction du clergé jeune, très avancé: les prêtres du tiers-monde, ceux qui suivent Mgr Camara et quelques autres. Dans notre diocèse conservateur, avec son évêque ultra-conservateur, ils sont cinq. La police les surveille étroitement. L'un d'eux s'est plaint en justice de cette surveillance et de menaces dont il était l'objet, en citant comme témoin l'évêque. Celui-ci a refusé de reconnaître devant le juge ce qu'il avait dit à ses prêtres: les manoeuvres de la police pour qu'il l'intimide et le sanctionne. Il a déclaré excommunié le prêtre en question. Les autres prêtres du même mouvement refusant de reconnaître cette excommunication ont été suspendus. Leurs églises respectives ont été occupées par leurs paroissiens et des étudiants: sauf une où la police est arrivée avant la foule. Le clergé mené par la réaction a été poussé à signer une lettre d'adhésion à l'évêque. Nous sommes six à n'avoir pas signé; nous sommes à présent catalogués "partisans des prêtres communistes" pour le moins. Dans d'autres diocèses plus ouverts, la situation ne serait pas arrivée à ce degré de tension. Il y a ici un groupe de réactionnaires, curés et civils, qui s'étaient juré d'en finir avec les curés de gauche, et par tous les moyens: jusqu'à la menace de mort. Une petite bombe a éclaté dans l'église du chef de file de la réaction; on a su après que c'étaient ses partisans qui l'avaient mise, pour accuser par la suite le groupe adverse. Je suis

allé discuter avec ceux qui occupent les églises: ils ne laisseront jamais déloger leurs curés.

Le prêtre qui vit avec moi est déjà fiché par la police. Je suis trop nouveau ici pour l'être, je pense. Mais ces événements vont peut-être précipiter les choses" [lettre du 30 mars 1970 à ses amis du séminaire].

La solidarité de François Bousson et de Gabriel Longueville avec les prêtres sanctionnés les classe effectivement de façon définitive dans le diocèse. Certes, comme le raconte François dans une lettre circulaire d'octobre 1970, *"le 23 mai, Monseigneur nous rend visite. Il me demande de célébrer une messe le dimanche soir à l'hôpital (avec les cinq prêtres qu'il a punis, il a des trous à boucher). Il n'arrive plus à partir, nous racontant ses souvenirs d'Italie, ses déboires avec la subversion cléricale... Gabriel, qui a une crise de foie carabinée, doit trouver le temps long"*. Mais le climat de confiance se dégrade très vite. Gabriel ne mâche pas ses mots dans sa lettre à ses amis du séminaire, le 6 mars 1971, alors qu'il a quitté le diocèse de Corrientes pour s'installer dans le diocèse de La Rioja:

"L'évêque de Corrientes, archiconservateur et anti-conciliaire, a la phobie de tout renouveau. Il a voulu nettoyer son clergé de tout ce qui, pour lui, sentait la gauche, le communisme, etc., le vieux refrain des intégristes. Il nous a reproché un tas de choses, inexacts pour la plupart, exemple: ne pas faire de première communion; pour lui, les chiffres, les statistiques sont sacrés; faire un catéchisme moderne, etc., pour lui sont de sérieux manquements à la discipline; de concélébrer la messe, de ne pas prendre la soutane pour la messe, de faire des réunions d'étudiants (car ils sont tous communistes), de recevoir chez soi des prêtres suspendus (parce qu'ils ont été en faveur des pauvres et par le fait même contre la hiérarchie vendue aux riches), de travailler manuellement, en bref, d'être des subversifs et non de "saints prêtres", patients devant la misère d'autrui."

Dans les derniers mois de 1970, Gabriel durcit le ton. Son langage devient "révolutionnaire". C'est le temps des réactions de colère chez le prêtre généreux mais scandalisé par la situation sociale et par le spectacle d'une Eglise vendue "au capitalisme et à l'autoritarisme d'Etat". Il se rend volontiers, par sincérité profonde mais peut-être aussi par esprit de provocation envers l'autorité épiscopale, "chez l'un des prêtres qui a eu des difficultés avec l'évêque et est excommunié. Ambiance de guitare et de chants révolutionnaires, où les capitalistes en ont pris un coup" [lettre du 27 septembre 1970 à sa famille].

Le climat diocésain de méfiance envers les prêtres français augmentant, Gabriel éclate:

"Si nous sommes obligés de partir tous les deux, nous sommes décidés à faire un chahut terrible avec l'aide des sympathisants, discréditer tous ceux qui doivent l'être, pour le bien de l'Eglise. Un exemple de la stupidité d'un archevêque: il écrit dans sa lettre pastorale de Noël que "Noël est malheureusement pour certains l'occasion d'attaquer les riches, alors que tout devrait être paix et douceur. Le Christ n'est pas né dans une étable par pauvreté, mais pour être dans le calme, loin du tumulte des hommes..." A cela, les grands féodaux ne peuvent qu'applaudir" [lettre du 31 décembre 1970 à ses amis du séminaire].

Les dernières semaines de l'année sont pénibles. C'est François, le compagnon de Gabriel, qui raconte dans sa lettre circulaire de mars 1971:

*"25 novembre - Gabriel arrête de travailler comme maçon. La chaleur lui pèse. Il hésite sur ses projets. Comme il sait très bien sculpter, il s'achète quelques outils et fait une Vierge, un cavalier mexicain, un buveur de maté, un St François d'Assise. Dernière réunion du clergé pour l'année. Aucun enthousiasme. Il manque beaucoup de monde, mais Monseigneur est là. Pas de chaleur humaine. Je me sens moins à l'aise qu'un an auparavant quand participaient encore aux réunions les prêtres suspendus du tiers-monde.*

27 décembre - On me rapporte que l'évêque aurait dit à trois grands séminaristes: "Mon problème maintenant, c'est les Français, je leur ai confié une grande zone où ils ne font rien, ni catéchisme, ni première communion". Je ne crois pas beaucoup aux racontars, mais il y a certainement quelque chose là-dessous. J'essaie de voir l'évêque, il est absent pour huit jours. Le soir même de ce dimanche, je rends visite à un curé, puis à un jésuite; ils n'ont rien entendu dire mais bien sûr, avec l'évêque, on ne sait jamais!

Le lundi matin 28 décembre arrive une lettre express du Père Pierre Olhagaray, notre responsable en Argentine. Mgr Vicentin lui a écrit: "Maintenant, je ne désire pas les avoir plus longtemps dans le diocèse, que tout s'arrange sans violence et même en bonne harmonie." J'avoue que cette lettre me laisse consterné. J'avais vu l'évêque à la réunion du clergé, je l'ai rencontré depuis à l'évêché, il y a moins de quinze jours, il ne m'a rien dit. Pierre nous promet de venir à Corrientes le 8 janvier au plus tard, voir ce qu'il y a à faire. Ce même lundi, Charles Plancot vient déjeuner avec nous et me trouve assez déconfit, c'est sûr!

Gabriel s'absente jusqu'au 1er janvier. Je passe une mauvaise semaine. Pour tâter le terrain, je visite pratiquement tous les prêtres de la ville. La plupart restent évasifs, ne veulent pas se compromettre avec mes histoires. Je rentre presque chaque fois déçu. Que faire? Je n'ai absolument pas envie de recommencer déjà ailleurs ce lent travail de pénétration dans la vie des quartiers. Je me trouve aussi terriblement engagé, non pas tant avec ceux qui participent à la messe du dimanche, mais surtout avec ceux qui ont accepté de former des petits groupes et qui commencent à redécouvrir une nouvelle dimension à leur foi et à leur connaissance de Jésus-Christ.

Dimanche 3 janvier - L'évêque rentre de voyage à 8 heures du soir. J'étais au débarcadère pour voir arriver sa voiture. Je le visite tout de suite, cinq minutes pour lui dire ma consternation et lui demander un rendez-vous.

Entre-temps, Gabriel qui est revenu et moi avons envisagé le futur. Gabriel pense quitter le diocèse; puisqu'on n'est pas accepté, mieux vaut chercher ailleurs où nous pourrions vivre notre mission sans entrave. Moi je reste toujours avec l'idée de rester.

Mardi 5 janvier - Ma visite à l'évêque. Une heure. Je lui raconte ce que j'ai essayé de faire en un an. Bien sûr, nous ne parlons pas le même langage, il cherche plutôt à savoir combien de communions, de baptêmes, de mariages, et je lui raconte comment j'essaie d'entrer dans la vie des gens pour découvrir ce que Dieu y fait déjà et ce qu'il y a à continuer. Il me laisse parler, puis sort peu à peu les griefs: Première question: On dit que vous faites campagne pour que je m'en aille. Je lui rappelle que dans une conversation avec lui en novembre 69 je lui avais demandé si c'était vrai que Mgr Iriarte viendrait le remplacer, si Rome acceptait sa démission. Et j'ajoute: qui vous parle de ce problème qui nous concerne tous?

Deuxième question: Vous concélébrez la messe, vous et le Père Gabriel, sans me demander la permission. Je réponds: en quoi peut consister la vie spirituelle commune de deux prêtres qui vivent ensemble?

Troisième question: Vous recevez dans votre maison les prêtres suspendus. Je réponds: Quel prêtre ou vous-même, Monseigneur, leur fermerait la porte s'ils venaient se présenter ici à l'évêché ou dans un presbytère? - Nous sommes déconnectés - Monseigneur, je vous ai vu, il y a moins de trois semaines, vous ne m'avez rien dit! Quand à mes contacts avec les prêtres d'ici, dites-moi quel prêtre ou religieux récemment arrivé à Corrientes a été visiter tous ses confrères un par un comme je l'ai fait en février-mars 1969?

Au bout d'une heure (je me suis bien gardé de faire une référence directe aux termes de la lettre qu'il a envoyée à Pierre), il me déclare: "mais jamais je n'ai eu l'idée de vous faire quitter le diocèse". En sortant, je me rends bien compte qu'avec cette dernière phrase, il brise encore plus la confiance que je devais avoir en lui, et que sur cette phrase-là, il vaut peut-être mieux quitter définitivement les lieux.

8 janvier - Arrive Pierre Olhagaray. Il pensait plutôt que nous devions quitter les lieux tous les deux. Mais il est disposé à appuyer ce que nous décidons. Sa conversation avec l'évêque le samedi fut ce qu'on pouvait imaginer. L'évêque ayant déjà fait volte-face l'autre jour, Pierre a reçu les confidences d'un homme âgé, peiné, qui avoue que les membres de l'évêché font pression sur lui; ce sont eux qui lui disent que je suis agent double, que j'ai joué la comédie quand j'ai montré que j'étais triste de partir, que je reçois du courrier de Cuernavaca, que j'encourage Tiscornia (prêtre suspendu par lui) à rester dans sa paroisse, qu'il a dit au vicaire général d'aller nous visiter, ce qu'il n'a jamais fait... Pierre est rentré en avouant qu'il n'avait même pas sorti de sa poche la lettre reçue à Buenos-Aires. Puisqu'on peut rester si on veut, c'est déjà quelque chose!

Pierre est avec nous jusqu'à dimanche, ce qui laisse le temps de parler. L'Argentine a beaucoup à faire et il semble que les évêques ont peur de ce que coûteront les pas faits au Concile et à la Conférence épiscopale de Medellín. Mgr Tortolo, président de la Conférence épiscopale d'Argentine, dit publiquement qu'il ne signerait pas tous les documents de Medellín. Réduire le message, rester dans les compromis avec l'Etat ou la police, ou les puissances d'argent, garder les structures de pastorale d'arrière-garde, nettoyer ou se débarrasser de toute influence extérieure... Tout cela semble un peu une tactique ou un mot d'ordre actuel."

Gabriel, quant à lui, ne mâche pas ses mots sur ce qui se trame à l'évêché de Corrientes contre l'équipe sacerdotale des Français:

"Comme cadeau de fin d'année, nous les deux Français, nous avons reçu de notre évêque-gorille le coup de grâce. Il nous met à la porte de son diocèse. Nous ne le savons pas encore directement, mais par notre responsable de Buenos-Aires. Il doit venir voir l'évêque pour essayer d'arranger l'affaire. Mon camarade qui a fini par s'inscruster après deux ans, dont un sans emploi fixe, accepterait de rester tout de même si l'évêque revient sur sa décision. Moi, j'ai l'intention de partir dans un diocèse plus accueillant: il y en a tout de même quelques-uns, en particulier celui où était Jean Ollier. On a encore quelques jours avant l'orage décisif.

Notre évêque, après les difficultés qu'il avait eues avec cinq prêtres aux idées sociales justes, a décidé de purifier son clergé et de ne garder que les "bons" prêtres, peu importe qu'ils aient deux maîtresses, mais qu'ils n'inquiètent pas les grands de ce monde! Quatre religieux ont reçu leur feuille de route. Nous venons ensuite. Je ne connais pas de motif précis de notre expulsion: c'est une tendance à éliminer à tout prix, il y a dans le pays une campagne de diffamation contre ce qui est un peu avancé. Le gouvernement fait pression pour chasser les prêtres français. Et la majorité des évêques étant vendus!... [lettre du 31 décembre 1970 à ses amis du séminaire].

Dès le milieu de l'année, Gabriel s'interroge sérieusement sur sa présence dans le diocèse de Corrientes. Le 19 octobre, il écrit à son curé d'Étables:

"L'évêque et le clergé nous tiennent à l'écart, nous les Français et quelques autres religieux trop d'avant-garde à leur gré. On nous regarde de travers parce que nous continuons à voir les cinq prêtres insoumis. Comme je suis arrivé en février, je pense boucler l'année ici, et si la situation ne s'améliore pas, chercher un diocèse où l'évêque sera plus à la page. J'ai fait allusion à cela dans une lettre à Viviers. De toute façon le monde est vaste et il y a de la place. (...) Priez pour le diocèse de Corrientes qui est encore au 17<sup>e</sup> siècle, et ne veut pas en sortir."

Et le 2 janvier 1971, il peut annoncer à sa famille:

... L'orage qui menaçait a éclaté ces temps-ci; il (notre évêque) nous met à la porte de son diocèse, nous les deux Français. Nous ne le savons pour l'instant qu'indirectement par notre responsable de Buenos-Aires. L'évêque étant absent ces jours-ci, nous ne pouvons le rencontrer. Il veut débarrasser son diocèse de tout ce qui est un peu d'avant-garde, de ceux qui sont en faveur d'un changement de société et contre l'exploitation des riches et des puissants. Après en avoir suspendu cinq, il vient d'en rejeter quatre autres, nous venons à la suite. Sans doute les

réunions que nous avons ne lui ont pas plu. Le fait que je travaille non plus, il n'a pas pu l'avaler; le fait de ne pas avoir de soutane, de ne pas dire la messe dans l'église chaque jour; les rapports que la police a pu faire sur notre compte, la méfiance à l'égard de tous les prêtres français: tout cela a pu influencer. Ce que nous disions dans les sermons a pu ne pas plaire à tous; mais je ne crois pas que nous ayons exagéré.

Notre responsable vient trouver l'évêque vers le 8 janvier. Il va essayer d'arranger l'affaire. Mais les espoirs sont minces. De toute façon, j'ai décidé d'aller ailleurs."

Dans la même lettre, il ajoute qu' "après tout, être expulsé par un évêque aux idées si étroites et réactionnaires, est un grand honneur". Pour poser ensuite la question:

"Où irai-je? On va voir avec notre responsable. De toute façon j'aboutirai quelque part. Le plus dur est de se séparer des gens que je commençais à connaître assez bien. Ce sont eux qui jugent plus sainement que l'évêque et ses collaborateurs, vendus aux riches et au pouvoir."

Il se hâte donc de sortir d' "un tel guêpier" et de ce "bourbier" (lettre du 17 avril 1971 au CEFAL). Le 18 janvier, Gabriel, accompagné jusqu'au car par son compagnon François qui reste sur place, part "chercher un évêque" quelque part vers Buenos-Aires ou ailleurs. Pendant plusieurs semaines il ne donne pas signe de vie à sa famille qui s'inquiète. Il écrira, le 5 mars suivant, de La Rioja, à sa mère, à son curé d'Etables et à une de ses soeurs qui se préoccupent:

"Avec tout cela, j'ai été bien renseigné sur toutes les préoccupations que vous ont causées mon transfert et mon silence. Je pense que vous n'avez pas ameuté le pays en supposant que j'avais été kidnappé ou arrêté par la police, ou que j'étais parti chez les "guerrilleros".

En fait tout s'est passé dans le calme, à part mon entrevue un peu orageuse avec l'évêque de Corrientes."

En moins d'un mois, Gabriel a réglé son problème: c'est chez Mgr Angelelli, évêque de La Rioja, qu'il va s'installer et où un autre prêtre français, François d'Alteroche, va également se rendre bientôt. Auparavant, "sans trop me presser" écrit-il le 7 février, il visite les villes le long du fleuve Paraná: Santa Fé, Rosario. A Buenos-Aires il s'héberge chez des prêtres français et

"J'ai flâné dans les rues en attendant que notre responsable reçoive la réponse d'un évêque à qui il avait écrit. La réponse ne venant pas, nous avons pris l'autobus pour aller voir cet évêque et me voilà à La Rioja" [lettre à sa famille du 7 février 1971].

Il fait ainsi quelque 4.000 kilomètres en car, aller et retour. Le 14 février, Gabriel rend visite à l'équipe de prêtres français de Resistencia, agglomération mitoyenne de Corrientes mais sur l'autre bord du fleuve Paraná. François Bousson les y rejoint. Ils reviennent ensuite tous deux sur Corrientes où Gabriel fait ses bagages. Mais sans hâte. Gabriel reste à Corrientes une douzaine de jours où, comme il dit à sa famille (lettre du 5 mars) "j'ai tâché de tuer le temps". François note avec humour qu'il entreprend de sculpter de nouvelles oeuvres et que "*tel Bernard Palissy, il commence à démonter les étagères de sa chambre pour avoir du bois*".

Le 26 février 1971 Gabriel quitte définitivement Corrientes. Et sans regret, si ce n'est le compagnonnage de François. Celui-ci note ce jour-là la réflexion que lui a faite à l'époque un prêtre argentin: "Pourquoi es-tu venu? Personne ne t'a appelé."

Personne, si ce n'est le pape Jean XXIII.

#### 4 - LA FORCE DES PAUVRES

En arrivant dans la province de La Rioja, Gabriel est "retombé sur ses pattes", comme il l'écrit à ses amis prêtres de France (lettre du 6 mars 1971). C'est un cri du coeur qu'il laisse échapper, lui le réservé: "J'ai un évêque. C'est Mgr Angelelli, évêque de La Rioja". Comme s'il respirait enfin après l'expérience étouffante de Corrientes!

"Je tourne donc la page de Corrientes, pour essayer à La Rioja. Toutes les premières impressions sont favorables. Le pays est un peu sec... Dans le fond, heureusement que je ne suis pas resté à Buenos-Aires, comme il en était un peu question au début de l'affaire. La ville démesurée avec son bruit et ses odeurs, n'est pas faite pour moi. Autre inconvénient, au bout de quelques heures, un col de chemise y est noir" [lettre du 5 mars 1971 à sa famille].

Une nouvelle étape, déterminante, commence. La personne et les orientations pastorales de l'évêque vont jouer un rôle considérable pour Gabriel, enfin mis en condition d'être lui-même et de s'épanouir dans un ministère sacerdotal à sa mesure.

"Notre diocèse a la chance d'avoir l'un des rares évêques d'avant-garde de l'Argentine. D'accord avec la majorité du clergé, il a décidé d'appliquer à fond et quoi qu'il en coûte les documents du Concile; et d'instaurer une pastorale de libération de tout ce qui opprime l'homme. Cette rénovation a provoqué pas mal de remous, en particulier tout ce qui était Action catholique à l'ancienne mode, dirigée par la haute société, a disparu de la scène. Beaucoup de prêtres et de religieuses qui supportent mal le conservatisme de leur diocèse ou institution d'origine, sont venus travailler à La Rioja" [Article du 29 novembre 1971, pour Terre Vivaraise].

"L'évêque d'ici est un des plus à la page du pays, exactement à l'opposé de celui de Corrientes. Il est très simple, très populaire, mais à cause de ses prises de position pour la justice, les riches cherchent à le démolir" [lettre du 7 février 1971 à sa famille].

"L'évêque d'ici n'a pas peur de sortir des cadres habituels; il vient de faire donner une mission dans la campagne par huit jeunes religieuses; il leur dit clairement que leur place n'est plus dans les écoles ou les collèges" [id.].

"Nous avons dans la ville plusieurs équipes de religieuses très à la page. Un groupe d'entre elles a fermé un collège pour gens riches de Buenos-Aires pour aller dans les quartiers pauvres comme assistantes sociales, catéchistes, ou enseignantes dans un lycée; elles ont fait cela malgré les protestations de la haute société qui manoeuvrait le cardinal de Buenos-Aires (...) La lutte entre vieux catholiques de droite et l'évêque soutenu par la majorité du clergé continue. Un dimanche l'évêque a dû se défendre en chaire d'être communiste. Il n'a pas mâché ses mots" [lettre du 25 mars 1971 au curé d'Etambles].

"Je me sens pleinement à l'aise dans le diocèse de La Rioja. L'ensemble du clergé est très ouvert et très uni. Il y a une pastorale d'ensemble qui débute. Et l'évêque Mgr Angelelli est sympathique, simple et il n'a pas peur d'aborder les vraies questions et de parler fort quand il le faut. Quand tous les évêques d'Argentine lui ressembleront, il y aura un certain changement dans l'Eglise d'ici. Grâce à lui ce diocèse est en train de devenir un peu un diocèse pilote. Beaucoup de communautés religieuses très à la page viennent s'y installer, de même que pas mal de prêtres qui se sentaient à l'étroit ailleurs" [lettre du 21 mai 1971 au CEFAL].

Alors que Gabriel pense rester dans la ville de La Rioja, un centre urbain de 45.000 habitants, il élabore un premier projet de vie qui, en fait, ne verra pas le jour:

"Je pense que je vais m'installer dans un quartier, en banlieue, dans une maison quelconque, sans église, et peu à peu former une communauté. Peut-être avec un travail de temps à autre, en tout cas l'évêque me conseille de m'établir comme sculpteur sur bois et de m'occuper de ceux qui vivent de cela ici" [lettre du 7 février 1971 à sa famille].

Mgr Angelelli lui recommande d'attendre l'arrivée de l'autre prêtre français prévu, François d'Alteroche, pour voir comment organiser les choses. En attendant, Gabriel loge à l'évêché, visite la région et participe à la vie du diocèse en rencontrant les prêtres, en faisant retraite avec eux:

"Les prêtres du diocèse sont en grande majorité très ouverts; une bonne partie d'entre eux a afflué ici, attiré par la personnalité très sympathique et très d'avant-garde de notre évêque Angelelli qui est un des meilleurs d'Argentine. A part la "plénitude du sacerdoce" il n'a aucun point commun avec Vicentin, l'évêque de Corrientes qui m'a remercié. Malheureusement pour l'Argentine les derniers évêques récemment nommés sont dans la ligne du second. On ne voit pas comment l'Eglise va avancer ici. D'autant plus qu'on est tenté de faire la comparaison avec le Chili ou le Paraguay voisins où l'épiscopat a pris l'orientation qui convient" [Lettre du 17 avril 1971 au GEFAL].

"Nous venons de passer une semaine de retraite sacerdotale avec Paoli, des Frères de Foucauld, qui a insisté sur l'importance de la présence au monde, en mettant en garde contre activisme et institutions. Je crois que c'est une bonne orientation pour commencer dans ma nouvelle paroisse" [id.].

"Pendant huit jours, nous avons eu une retraite du clergé à 30 Km de La Rioja: avec un prêtre de la Société du P. de Foucauld, très révolutionnaire. L'évêque de Corrientes ne l'aurait pas laissé parler dix minutes ou aurait pris une syncope.

Il a parlé ensuite aux religieuses, réduisant en miettes tous les couvents et leur genre de vie. Il faut reconnaître que quelques groupes ici sont très à la page et n'ont plus rien de la "bonne soeur" traditionnelle" [Lettre du 21 avril 1971 à sa famille].

Outre l'approfondissement de vie spirituelle, le diocèse de La Rioja apportera à Gabriel une autre vision de ce phénomène typiquement latino-américain qu'est la "religiosité populaire", et si difficile à approcher et à comprendre par des prêtres et des religieuses formés à la rationalité moderne. Un de ses amis français expose parfaitement la difficulté:

*"Je suis allé quelquefois avec lui en plein "campo de los Llanos" pour une messe ou une neuvaine. Il faisait tout avec un très grand sérieux malgré son apparente décontraction. Souvent nous coïncidions sur la difficulté pour nous d'"encaisser" la religiosité populaire. Il aimait raconter la situation dans laquelle il s'est un jour trouvé. Tu sais qu'il a travaillé un certain temps comme menuisier avec des ouvriers du pays. Ils étaient un jour sur un toit qu'ils réparaient lorsque passe au-dessous d'eux une procession "con un santo". Ses compagnons l'ont chiné aussitôt, en lui disant que jamais un saint n'avait été vu de si haut par un curé au travail! Anecdote qu'il aimait raconter avec humour, tout en respectant avec son sourire amical ses paroissiens zélés. Comme moi il avait beaucoup de difficultés à digérer les démonstrations émotives de cette religiosité populaire, mais savait avec simplicité profiter du contact avec les gens pour pénétrer chez eux et partager leurs joies et leurs détresses "* [témoignage d'André Serieye du 8 octobre 1985].

Sur ce plan Gabriel revenait de loin si l'on en juge sur ses impressions de première année latino-américaine. Qu'on en juge:

"A Mexico, la pratique religieuse est à peu près de l'ordre de 5%. Cela ne veut pas dire que les autres n'aient pas une certaine religiosité: il suffit d'entrer dans le moindre autobus, la moindre boutique pour voir un petit sanctuaire dans un coin avec inmanquablement la Vierge de la Guadeloupe qui est pour beaucoup au-dessus de Jésus-Christ. Beaucoup de pratiques religieuses nous paraissent un peu magiques: passer la main sur un tableau bondieusard et ensuite sur son visage à soi, signes de croix multiples; porter sur la tombe d'un défunt les plats ou les boissons qui lui plaisaient, pour la Toussaint; faire lire l'Evangile sur un enfant malade, etc. Avant-hier, un type vient me faire bénir sa bagnole: "bénéissez surtout les freins, car ils ne sont pas très bons". Les prêtres d'ici luttent contre tout cela, en le prenant souvent à la rigolade, ou en discutant avec ceux qui le demandent, et en refusant toutes ces histoires chaque fois que ça a l'air trop porte-bonheur. De mon côté je pense que tous les curés qui ont favorisé ces "conneries" expieront cela des années au purgatoire" [Lettre du 18 novembre 1969 à ses amis du séminaire].

"Après de notre maison se tenait une fiesta de dix jours: fiesta en l'honneur de la Nativité de la Vierge, plus fête populaire nuit et jour à la porte de l'église, avec comptoirs de vente et de jeux. Fusées et cloches à 4 H du matin chaque jour, feu d'artifice chaque soir, cérémonies religieuses avec violons et guitares. Le tout ponctué de bonnes averses avec dix cms d'eau dans la rue. Pour l'instant on enregistre tout ce qu'on voit sans se poser de questions. On essaye de s'habituer à ce movimiento et à cette misère pas très propre" [lettre du 12 septembre 1969 à ses amis du séminaire].

#### Après Mexico, Corrientes:

"Beaucoup de "dévotions" à quatre sous; pas de connaissance de l'évangile. Dans cette zone délaissée par le clergé du centre, passaient autrefois des missionnaires qui sacramentalisaient à outrance pendant quelques jours, et ensuite tout retombait dans le semi-paganisme. Pour baptiser un adulte, par exemple, ils exigeaient seulement qu'il sache faire le signe de la croix. Les fiancés qui viennent me voir ne savent pas qui est Jésus-Christ, alors que leurs mères brûlent des cierges devant d'immenses oratoires de la Vierge, dans leurs maisons mêmes. Elles ne sont sans doute pas plus instruites, mais croient plus à une certaine magie-religion. Cela me fend le coeur chaque fois que j'ai à bénir une image pieuse porte-bonheur et qui, de plus, est affreuse. J'en profite pour prendre l'adresse du client et aller lui rendre visite chez lui où on peut davantage mettre les choses au point" [lettre du 30 mars 1970 aux mêmes].

Dans le diocèse de La Rioja, son réflexe face à la religiosité populaire est toujours le même: énervé et agressif. Mais sa méthode est au point: bien qu'à contre-coeur il accepte d'entrer dans le jeu des gens si c'est pour lui une occasion de les rencontrer "chez eux". Progressivement, il s'amadoué et participe volontiers aux fêtes religieuses populaires qui sont pour lui un bain de vie simple et de relations humaines chaleureuses avec les petites gens du coin. A cette mutation lente et profonde, l'évêque de La Rioja n'est pas étranger. Au contraire:

" Le travail paroissial est à la fois très traditionnel et renouvelé. La grande orientation du diocèse est de revivifier toutes les dévotions populaires ou de les redresser si elles sont tordues: de profiter par exemple des neuvaines que les gens font après un enterrement, des fêtes patronales etc. pour évangéliser. Il est vrai qu'au début on avait trop une mentalité de casseur en face de tout cela, il faut davantage marcher au rythme du peuple" [lettre du 12 août 1971 à ses amis du séminaire].

L'année de sa mort, Gabriel s'apprêtait à participer à une rencontre à Mercedes, dans le nord-ouest du pays, d'un certain nombre de prêtres et de religieuses sur la pastorale populaire à partir de la religiosité traditionnelle. Le diocèse de La Rioja, là aussi, jouait un rôle pilote. Paradoxalement, alors que Mgr Angelelli était considéré comme "rouge", "progressiste" voire "subversif" par toute une partie de la société argentine, y compris de l'épiscopat, c'est lui qui avait redonné toute sa place aux dévotions publiques traditionnelles. Au plus fort des conflits qui l'opposent aux autorités locales et nationales à partir de 1972, Mgr Angelelli n'hésite pas à convoquer la grande procession traditionnelle du "Tinkunaco", célèbre à La Rioja, mettant en scène la statue de l'Enfant-Jésus habillé en maire de la ville et accompagné du Grand Inca, et la statue de Saint-Nicolas habillé en évêque et accompagné du Grand-Lieutenant. Par ce geste l'évêque de La Rioja entendait faire réaffirmer à tout le peuple sa volonté de marcher à la suite du Christ.

Par son sens de la tradition et son exigence de justice sociale, un tel évêque ne peut laisser personne insensible, encore moins un Gabriel Longueville soucieux de se plonger dans la foi en pleine pâte humaine: celle des petites gens dont il commence à découvrir la force spirituelle et à l'école desquels il apprend à se mettre. Progressivement Gabriel dépasse sa phase "révolutionnaire" du début, celle qui consiste à croire qu'il suffit de changer les structures sociales injustes pour arracher les opprimés à leur oppression. Cette vision "structurelle" ne disparaît évidemment pas, mais elle prend sa place aux côtés de la découverte que ce sont "les pauvres" qui savent mieux que lui ce qu'il faut faire et comment le faire. C'est dans cette nouvelle phase qu'entre Gabriel quand il s'installe à Chamental.

Le 17 avril 1971, il est officiellement nommé vicaire à Chamental, agglomération de 6.000 habitants située à 140 Km au sud de La Rioja.

"La ville où je vais a 6.000 habitants, elle est à 140 Km au sud de La Rioja, sur la route qui va à Córdoba. Nous aurons en plus une dizaine de villages à desservir de temps en temps. Ils appellent cela des villages avoisinants... ils sont parfois à 40 Km du chef-lieu! Il y a même quelques trajets à dos de mulets en perspective, ça mettra du pittoresque dans la vie. Je ne vous ai pas encore dit le nom de la ville et lorsque je vous l'aurai dit, vous ne saurez qu'un mot de plus: c'est CHAMICAL. Pour tous les Argentins, c'est une ville connue. C'est le cap Kennedy de l'Argentine. De là se lancent les fusées "nacionales" qui en sont encore à leurs balbutiements, au stade du singe en capsule qui retombe à quelques mètres et que parfois on ne retrouve pas. La base de lancement fait vivre une partie de la population; une fabrique de conserves de viande est la seule industrie; beaucoup de commerçants qui se dévorent entre eux; quelques chantiers de briques; dans la campagne: élevage de bovins, chèvres et ânes qui finissent en excellente mortadelle.

Lorsque vous pensez à la province de La Rioja, n' imaginez pas un pays verdoyant, plat, aux immenses troupeaux, comme on se représente en général l'Argentine et comme était Corrientes. Ici ça ressemble à l'Algérie. Terrain sec, végétation rabougrie, épineuse, beaucoup de cactus. La végétation vraiment verdoyante existe dans les rares oasis irriguées; là, chaque arbre doit recevoir sa ration d'eau par canal, sinon il meurt; on arrose tout, l'olivier, la vigne, le platane, le pin. La région de Chamental est plus verte cependant que la région de La Rioja, capitale. Des montagnes pelées à perte de vue, certaines avec bonnet de neige éternelle; on demeure tout étonné lorsqu'on apprend qu'un sommet qui paraît assez accessible a 6.500 mètres de hauteur.

La région de Chamental a des horizons plus modestes; une chaîne de montagnes sur le côté et beaucoup de terrain plat couvert de broussailles" [lettre de la mi-avril 1971 à ses amis du séminaire].

Son projet avorté de vivre immergé dans la population pauvre de La Rioja, il le reprend à Chamental puisqu'il n'a pas la responsabilité de curé:

"A Chamental je pense m'occuper de la partie la plus pauvre et y vivre si possible, tout en m'incrutant dans la population comme "artisan sculpteur sur bois" et si possible quelques journées de péon ici ou là. Ce qui m'inquiète un peu, c'est la structure paroissiale forte: un cinéma, un collège, une chapelle dans une base aérienne militaire: je laisserai tout cela au prêtre argentin" [lettre du 17 avril 1971 au CEFAL].

Le nouveau curé met un certain temps à arriver car ses paroissiens refusent de le laisser partir pour Chamental. Il n'arrivera qu'à la mi-juin... pour quitter la paroisse à la fin de l'année, après les fêtes de Noël. La répartition des tâches paroissiales se fait apparemment sans histoire mais, note Gabriel, "un renouveau plus complet serait nécessaire" (article du 29 novembre 1971 pour Terre Vivaroise). Le vicaire apprécie le curé qui a beaucoup de talent pour l'homélie dialoguée de la messe du dimanche soir.

Gabriel réalise son projet de s'installer en dehors des structures paroissiales, tout en accomplissant ses tâches de vicaire à l'église située en plein centre de Chamental. Il loue une maison d'une pièce en bordure du grand axe routier Córdoba-La Rioja. Il y installe son atelier de sculpture sur bois. Tous les jours, entre le presbytère et l'atelier, il fait le va-et-vient à bicyclette, ce qui n'est absolument pas fatigant, précise-t-il, car le pays est tout plat, les rues sont très larges et il y a peu de circulation. Initialement il pensait faire de cette maison un lieu de réunion, ce qui s'avèrera impossible en raison du manque élémentaire de confort, surtout en été. Pourquoi ce vieux rêve?

"Pour plusieurs motifs, dont le principal est que le prêtre soit vraiment avec le peuple, je travaille deux jours par semaine dans une menuiserie. C'est de l'inédit dans le diocèse: les gens simples l'acceptent facilement; la classe élevée pense qu'un prêtre a mieux à faire: enseigner le français à ses filles, par exemple!" [article du 29 novembre 1971 pour Terre Vivaroise].

Chose qu'il ne manque d'ailleurs pas de faire puisqu'il met à profit toutes les palettes de sa personnalité, en plus du sculpteur: le professeur, le jardinier, sans oublier le maçon à la truelle souvent active.

Son ministère sacerdotal l'amène, outre le culte, la catéchèse, et les réunions d'adultes ou de jeunes dans Chamental, à rayonner dans les environs où l'évêque lui confie d'autres villages: "Je commence à savoir ce qu'est un vent de poussière, c'est comparable à la "burle", mais ça salit un peu plus. La terre entre jusque dans la bouche quand on dort" (lettre du 1er septembre 1971 au curé d'Etambles). On le sent à l'aise dans la campagne de cette partie de l'Argentine, si aride pourtant: "Comme partout, les gens qui vivent dans les coins perdus sont les plus attachants" (lettre du 9 avril 1973 à sa famille). Il raconte volontiers les longues heures passées chez les petites gens à l'occasion de fêtes diverses.

Solidaire de la population pauvre, il garde un contact suivi avec les autres prêtres du pays à la même sensibilité. Il participe aux réunions du Mouvement des prêtres du tiers-monde. Au début de son séjour à Chamental, il en parle encore avec une sensibilité "révolutionnaire". Mais avec les années, le langage va changer en s'intériorisant et en se concrétisant. Avec la raréfaction de ses lettres à partir de 1972, les "prêtres pour le tiers-monde" ne seront même plus nommés; mais cela ne signifie aucunement éloignement ou indifférence. Pour l'heure, il parle encore de "pastorale un peu d'avant-garde" (lettre du 1er septembre 1971 au curé d'Etambles); il s'excuse faussement de ses "paroles un peu révolutionnaires" (lettre du 29 juin 1971 à sa famille). L'année suivante il évoque la retraite sacerdotale du diocèse de La Rioja: "Celui qui "prêche" la retraite est un des leaders du Mouvement "Prêtres pour le tiers-monde", sur la liste noire du gouvernement. Ce ne sera pas de l'eau de roses" (lettre du 14 mars 1972 à ses amis du séminaire). Parlant de Mgr Angelelli, son évêque, il dit: "C'est un Helder Camara. Il a pris le parti des opprimés et nécessairement il est contre les oppresseurs". En ajoutant aussitôt: "Le plus grand seigneur de la province de La Rioja possède 300.000 hectares. Quelle solution prendre envers lui? Ou le convertir, ou le déposséder, ou le descendre?" (lettre du 6 mars 1971 à ses amis du séminaire).

Dans le long récit qu'il envoie en fin novembre à l'hebdomadaire diocésain de l'Ardèche "Terre Vivaroise", il demande à son correspondant s'"il n'est pas trop révolutionnaires pour paraître dans T.V.". Entre autres choses, il présente le Mouvement des prêtres pour le tiers-monde:

"Une lettre de Helder Camara et de 17 évêques de pays sous-développés qui exposaient crûment la situation de misère de leur peuple, l'attribuant à l'exploitation des nantis, individus, monopoles ou nations, eut un écho très fort en Argentine; d'autant plus que la grande majorité de l'épiscopat argentin est demeurée loin de toute préoccupation sociale vraie. Devant cette lacune, quelque 500 prêtres se groupèrent en un mouvement qui préconise la libération totale des Argentins: le changement des structures oppressives, que ce soit celle de l'argent, du pouvoir ou de la culture. Ils se sont engagés à dénoncer toute injustice: c'est une part de leur mission prophétique; à lutter pour que disparaisse l'exploitation de l'homme par l'homme, pour que disparaissent les différences énormes entre les classes sociales.

Certains timorés leur reprochent de se mêler de politique. Mais essayez de réaliser une action qui soit vraie, intelligente et profonde dans la société et qui ne débouche pas sur la politique. C'est impossible!"

Et en terminant l'article:

"Peut-être trouverez-vous que ma lettre est dure et manque de modération. Mais lorsqu'on côtoie la misère et l'injustice criante ce serait manquer à la vérité que de la saupoudrer de sucre. Vous vous demandez sans doute souvent, chrétiens de l'Ardèche: "Que puis-je faire pour l'Amérique latine?" Les vieux missionnaires d'autrefois disaient: "Donnez et priez!" Prier, oui, est un devoir; à condition que la prière soit vraie, c'est-à-dire qu'elle soit une conversion de mentalité. Il est nécessaire que chacun soit persuadé qu'en acceptant de vivre en un système économique basé sur l'intérêt, il contribue à appauvrir encore plus ceux qui sont pauvres. Quelle est, alors, la valeur d'un don?

Lutter pour la justice et la paix là où on se trouve est, je pense, la meilleure manière d'apporter sa contribution à la libération de l'Amérique latine".

Gabriel, intellectuel et manuel, ouvert à l'universel et doué du sens du concret, n'est pas homme à s'en laisser conter. Il avance calmement et résolument:

"Hier après-midi, réunion des jeunes au presbytère, suivie d'un bal dans notre salle à manger: il ne faut s'étonner de rien. Bien entendu comme partout, lorsqu'il s'agit d'une réunion plus sérieuse, il y a moins de monde. Quelques-uns cependant commencent à se préoccuper des plus pauvres, un jour on est allés visiter quelques familles du milieu le plus bas" (lettre du 25 juillet 1971 à sa famille).

## 5 - CHAMICAL AU QUOTIDIEN

La défection inattendue du curé de Chamental vaut à Gabriel le vicairie d'être nommé curé à sa place en février 1972. Apparemment cela ne lui fait aucun problème. Ayant trouvé enfin son "style de vie" et ayant vérifié qu'il n'est aucunement en contradiction avec la vie paroissiale de Chamental qu'il connaît depuis une année, peut-être juge-t-il en lui-même que cette nouvelle fonction lui donnera une base élargie pour ce genre de présence sacerdotale.

Pendant les quatre années à venir, la vie à Chamental se déroule, simple, détendue. Le quotidien d'une région rurale du nord-ouest de l'Argentine.

Maintenant qu'il a "les coudées franches" (lettre du 24 février au curé d'Etables) Gabriel organise "la maison et la sacristie"; une commission est mise sur pied pour la vie matérielle de la paroisse (finances, collège et cinéma paroissial). Il demande à l'évêque que le doyen, traditionnellement le curé de Chamental, soit nommé parmi les Argentins. Il met l'accent sur la formation des laïcs: leaders de communauté ("comme le demande l'évêque"), premières réunions d'employées de maison, visites pastorales en dehors de Chamental. En fin 1972 il achète une 2 CV Citroën "pour parcourir mes déserts et permettre d'atteindre des fermes éloignées de tout. Je crois que je suis curé d'environ 15.000 habitants, 8.000 à Chamental, 3.000 dans le département et 4.000 dans l'autre département, celui de Patquia. Il faudra une tête comme un ordinateur pour connaître tous ces gens" [lettre du 24 février au curé d'Etables].

D'abord seul, Gabriel reçoit en mars l'aide d'une communauté de cinq religieuses de St Joseph:

"Elles se sont installées au centre de la ville dans une maison comme toutes les autres. Elles vont travailler dans tout ce qui peut faire avancer le règne de Dieu. Elles ont quitté des collègues de la région de Buenos-Aires pour se mettre dans le peuple. L'une va travailler comme infirmière, une autre comme employée de maison, une autre comme secrétaire, deux plus jeunes sont encore élèves du secondaire. Elles ont déjà l'habitude du travail dans les quartiers populaires et les communautés de base. Leur aide sera très précieuse" [lettre du 14 mars 1972 aux amis du séminaire].

Gabriel se prend à rêver: plus qu'un travail d'équipe, c'est une communauté de vie qu'il faut mettre sur pied. L'arrivée de Ceferino, jeune prêtre italien venu comme vicairie en fin 1972, va lui permettre de concrétiser le projet.

Les soeurs étant dans l'obligation de quitter leur maison, Gabriel entreprend, avec l'aide de Ceferino, de leur en construire une à l'arrière du presbytère. Rude travail qui occupe tout le monde de Pâques 1973 à la fin de l'année: "Pas mal de sueur, mais peu d'argent: 500.000 anciens francs" (lettre de fin 1973 à ses amis du séminaire). Pendant ce temps-là, la communauté se cherche:

"Nous avons essayé de mettre sur pied une communauté plus ou moins mixte: deux curés et cinq religieuses. Tous nous mangeons à la paroisse; nous faisons la cuisine à tour de rôle, en principe. Le prêtre italien prépare une polenta chaque mardi, heureusement ce n'est pas tous les jours. Nous nous réunissons deux fois par semaine: une fois pour le travail, une autre pour prier et faire une révision de vie. La vie est très familière, pas de titre, ni de vouvoiement, une histoire verte de temps en temps. Nous travaillons tous à la construction de la maison. Elles se mettent toutes en blue-jeans et font de bons manoeuvres, le travail délicat étant réservé aux hommes.

Nous nous sommes réparti le travail de la paroisse, avec les divers quartiers pauvres et les villages lointains. La 2 CV que j'ai achetée en novembre passe de main en main et a déjà parcouru pas mal de kilomètres" [lettre du 23 juin 1973 à ses amis du séminaire].

Les caractères se frottent et se heurtent, surtout entre Ceferino et deux religieuses. Aussi la décision est-elle prise en septembre de "vivre chacun de son côté" (lettre du 9 octobre 1973 au curé d'Etables). Mais le travail pastoral reste commun, avec répartition des responsabilités. Ceferino finit par demander son changement en fin d'année. A nouveau seul prêtre, Gabriel se retrouve en juin 1974 "flanqué d'un diacre éjecté d'une congrégation (rédemptoriste) et de trois religieuses en blue-jeans" (lettre du 12 août 1974 à ses amis du séminaire).

Ainsi va la vie au presbytère de Chamental, partagée entre ville et campagne, entre tâches pastorales et métier de maçon, entre jardinage et sculpture, en attendant la dernière vocation que se découvre Gabriel: la chasse, au moment des vacances.

"La semaine dernière, avec deux voisins, nous sommes allés à 20 Km dans les bois, vers 5 H du soir. Méthode: un des chasseurs seul sans chien, avance dans le bois; au bout d'un quart d'heure, il me fait signe et je vois un lapin assis. Ça été le premier. Une demi-heure après, un lièvre assis lui aussi. Le troisième qu'on a vu a été loupé. Mais le quatrième y a passé. Après cela, chasse à la "viscache", sorte de blaireau très comestible. On va d'un terrier à l'autre, de nuit, avec une lampe électrique. On éclaire au-dessus du terrier. Il y a toujours un de ces animaux qui est à l'extérieur. Je crois qu'on en a tué six, de toute taille. Nous sommes rentrés vers minuit. Nous avons projeté une autre sortie" [lettre du 19 février 1973 à sa famille].

Et avec quelques amis, prêtres français:

"Nous avons passé deux jours ensemble: discussions sur la situation politique, parties de chasse (deux oiseaux à peine mangeables), marche en montagne: à plus de 2.000 m, repas en plein air, dans une ferme: chevreau rôti. Pour nous rappeler que nous sommes des paysans du centre de la France, nous avons mis du vin rouge dans notre soupe. Chacun reconnaissait que ses parents s'opposaient à cette coutume, la considérant comme un manque d'éducation... mais les parents sont loin à présent" [lettre du 9 octobre 1973 au curé d'Etables].

Ces occupations ne sont certes pas "toutes spécifiques du ministère, mais c'est sans importance" (lettre de fin 1973 à ses amis du séminaire). Elles se rangent entre tornades, sécheresses ou inondations qui affectent tour à tour la région, et chaleur torride ou bise glacée selon les saisons.

C'est l'époque où Gabriel note le climat "très fraternel" des réunions de doyenné qui "chaque mois prennent belle tournure" (lettre du 12 août 1974 à ses amis du séminaire) avec les onze prêtres et les douze religieuses de cette portion du diocèse de La Rioja. Parallèlement Gabriel participe activement aux rencontres régulières avec la trentaine de prêtres français présents en Argentine. Pour la grande majorité d'entre eux, ils sont implantés en rural dans la région nord de l'Argentine et leur "centre" de réflexion et de prière est la ville de Resistencia; Maurice Driollet et Michel Mérel en sont les "animateurs". Sur le plan spirituel et personnel, Gabriel est familier des Psalmes dont il possède une édition de poche qu'il a illustrée au crayon de papier.

Depuis son arrivée à Chamental et surtout depuis sa nomination comme curé, Gabriel porte une attention particulière à deux problèmes de la région: celui des bûcherons travaillant comme journaliers à une cinquantaine de kilomètres de Chamental, et celui des employés de maison de l'agglomération. Son travail de conscientisation avec l'aide de jeunes chrétiens vise à la formation d'un syndicat "mais pour l'instant on ne le dit pas, on serait traités de subversifs" (lettre du 16 juin 1974 à sa famille). C'est pourquoi "peu à peu on se fait des ennemis dans la haute classe, habituée à s'enrichir de la sueur des autres, mais qu'importe!" (lettre du 1er septembre 1971 au curé d'Etables).

Pour début 1975, Gabriel a prévu d'aller en France revoir sa famille et ses amis. A nouveau seul en janvier et février, il attend un autre diacre pour le remplacer pendant son absence jusqu'en juillet. Il s'agit de Carlos de Dios Murias, un jeune franciscain argentin. "Un type macamudo" (sensationnel) écrit Gabriel, qui ajoute: "Je crois que cette fois je suis tombé sur un bon numéro" (lettre du 29 janvier 1975 à ses amis du séminaire). A son retour de France, Gabriel est émerveillé du travail fait par Carlos. Mgr Angelelli lui ayant promis de le nommer vicaire à Chamental après son ordination, Gabriel décide de rester à Chamental jusqu'à ce qu'une future communauté franciscaine prenne en charge la paroisse. Enthousiaste, Carlos demande alors à ses supérieurs de ne pas aller poursuivre ses études à Rome comme initialement prévu.

En début 1976, la vie paroissiale à Chamental suit son cours:

"Le vicaire est un type épatant qui s'est chargé de beaucoup de choses; de même les soeurs, elles collaborent en tout: catéchisme, malades, réunions; enfin nous en avons une qui sait chanter et faire chanter..." [lettre du 5 mai 1976 au curé d'Etables].

Un jeune religieux hésitant sur son avenir vient en mars grossir l'équipe pastorale des prêtres et des religieuses. Il s'appelle Sebastián. Il est capucin. Il arrive du diocèse de La Plata où il s'est heurté à l'évêque.

La sculpture sur bois reste le travail de prédilection pour Gabriel. Il garnit progressivement les murs du presbytère de ses oeuvres: la nature, la montagne de la Cordillère barrant l'horizon, l'eau si précieuse et apanage des riches dans ce coin de l'Argentine, la nature luxuriante, ou désolée avec ses cactus; les vêtements de fête, les coutumes locales; et au milieu de cela une étoile de Noël, un Christ cloué sur un cactus, une bête hideuse taillée dans une racine, un buste de chanteur dans une écorce, une Vierge au poncho, son ancien évêque tonitruant... Au visiteur ou à l'ami ne tarissant pas d'éloges, il répond toujours: "Ca te plaît? Prends-le, je te le donne!"

Tout en fabriquant petits bancs et four en brique pour les soeurs (parce que le gaz manque parfois et coûte trop cher) Gabriel prépare soigneusement un commentaire pour les prêtres et religieuses du doyenné sur la toute récente exhortation de Paul VI intitulée "L'évangélisation dans le monde moderne".

Mais le climat en Argentine devient pesant. La détérioration du niveau de vie fait qu'à Chamical le nombre d'enterrements de bébés augmente (lettre du 16 juin 1974 à sa famille), et les mariages se font à domicile pour éviter les frais (lettre du 1er juin 1976 à sa famille).

"Certaines choses coûtent dix fois plus qu'il y a six mois. Le gouvernement est de plus en plus pourri. On vient d'apprendre qu'un gouverneur de province vient de partir à l'étranger avec la paye de tous les professeurs et instituteurs de sa province et toutes les subventions destinées aux hôpitaux. Je pense qu'il était protégé par la police. La présidente est malade. Il y en a peu qui souhaitent sa guérison. Beaucoup voient déjà venir un coup d'Etat militaire. Ce ne serait pas pire. Tous les militants ont la frousse de la guérilla" (lettre du 6 novembre 1975 à sa famille).

## 6 - LA MONTÉE DES DANGERS

Depuis plusieurs années, le diocèse de La Rioja est au coeur d'une polémique grandissante dans l'Eglise et dans le pays. Son évêque, Mgr Angelelli, en a la responsabilité depuis 1968.

Très vite, il imprime sa marque sur les orientations pastorales, dans la sensibilité du concile Vatican II auquel il a participé comme jeune évêque auxiliaire de Córdoba; et dans la perspective de la conférence latino-américaine de Medellín qui se tient au moment où il s'installe à La Rioja.

*"Je suis heureux d'être à cette époque. Il me semble important de vivre cette époque de changements profonds, accélérés et universels, car cela nous donne l'occasion de construire du neuf."* C'est à cette tâche qu'il s'attelle. Son mot d'ordre qui est tout un programme: *"Une oreille collée à l'Évangile et l'autre au peuple"*. Il entreprend de visiter son diocèse jusque dans les coins les plus reculés au pied de la Cordillère des Andes. Il organise des rencontres de prêtres et de religieuses. Il prône l'éveil du laïc. Avec tous il s'attache à discerner *"le pas de Dieu"* dans chaque événement: c'est Dieu qui passe, c'est la pâque de Dieu. L'action pastorale du diocèse s'ordonne autour de deux pôles: le service du peuple, en particulier les plus pauvres, à partir du peuple lui-même et de l'Évangile; le sens de la responsabilité solidaire des prêtres, des religieuses et des laïcs.

Dans la morosité et le marasme de l'Eglise d'Argentine, le diocèse de La Rioja est l'un des rares espaces où l'on respire l'air de Vatican II et de Medellín, où s'observent les "signes des temps" chers à Jean XXIII. Ce n'est pas étonnant si nombre de prêtres et de religieuses sont attirés par la personne de Mgr Angelelli.

Mgr Angelelli n'hésite pas non plus à se prononcer en tant que pasteur sur les événements qui secouent l'Argentine depuis 1966, date du coup d'Etat du général Onganía. En mai 1969, le soulèvement étudiant de Córdoba ébranle sérieusement le régime des généraux et marque la naissance d'un front commun des étudiants et des ouvriers contre le gouvernement. La naissance de la redoutable guérilla des Montoneros n'est pas loin. Le cycle contestation-répression est enclenché. La peur commence à faire son apparition dans l'ensemble de l'Argentine. Sous la pression politique des péronistes et de la puissante Confédération générale des travailleurs, le général Lanusse, successeur d'Onganía, est amené à organiser des élections. Celles-ci ont lieu en mars 1973 et, dans des épisodes à rebondissements, elles se soldent par le retour du vieux et mythique Perón, qui avait disparu de la scène argentine depuis 1955. C'est le début de l'éclatement général du pays, amenant en mars 1976 à un nouveau coup d'Etat des généraux.

Durant toute cette période de troubles, les lettres pastorales de Mgr Angelelli sont une invitation à la réflexion, à la lucidité et au courage dans les choix; elles sont un rappel permanent des besoins de la majorité défavorisée de la population de La Rioja et du pays. Les déclarations de l'évêque ne font évidemment pas l'unanimité des chrétiens du diocèse. Sous la poussée des catholiques intégristes, un climat délétère commence à faire son apparition dans le diocèse et dans toute l'Argentine. Mgr Angelelli se trouve projeté malgré lui au confluent de la double conjoncture, ecclésiale et politique: il sera - mais à quel prix - l'un des quatre ou cinq évêques argentins à continuer de rappeler courageusement dans l'Eglise du pays les exigences de Vatican II et de Medellín.

En 1973, un violent conflit éclate à Anillaco, dans le département Castro Barros de la province de La Rioja, entre Mgr Angelelli et des catholiques intégristes des milieux de propriétaires terriens. Parce que l'évêque avait apporté son soutien à une expérience coopérative de paysans formés dans le cadre du Mouvement rural diocésain, il est pris à partie, insulté, agressé, ainsi que les prêtres et les religieuses qui l'accompagnent. Des campagnes de presse et de diffamation sont déclenchées: il est traité de "satanelli", par opposition à Angelelli.

Gabriel écrit à ce sujet:

"Notre diocèse est à nouveau en effervescence; chaque mois ou à peu près nous amène une crise ou un affrontement: Eglise-exploiteurs. Depuis le triomphe des péronistes, ce n'est pas contre le gouvernement que la lutte se déroule, au contraire, du moins dans notre diocèse. Ce sont ceux qui en réalité détiennent le pouvoir économique qui s'opposent à tout changement. Dans un petit village, les gros propriétaires aidés par les intégristes de La Rioja, se sont opposés à l'évêque et aux prêtres qu'il avait nommés récemment dans ce lieu. Ils ont exigé que prêtres et religieuses s'en aillent. A l'occasion de la fête patronale ils ont harangué la foule, l'ont manoeuvrée si bien que l'évêque et le clergé présents ont dû partir sous les huées et les pierres. Quinze jours après, la lutte dure toujours. Les deux journaux locaux ont pris position suivant leur orientation: l'un pour l'évêque, l'autre pour les capitalistes. Un jour l'évêque nous a tous convoqués pour voir quelle mesure prendre. Tous nous avons été d'accord pour que cette bande d'intégristes qui lui tirent dans les pattes à chaque instant, soient déclarés "exclus de la communauté ecclésiale". Eux de leur côté demandaient au Nonce que l'évêque soit relevé de ses fonctions et ils extorquent des signatures" [lettre du 23 juin 1973 à ses amis du séminaire].

En réplique aux sanctions canoniques de Mgr Angelelli contre les catholiques traditionalistes fauteurs de troubles, ceux-ci ripostent en juillet suivant en détruisant à Aminga la maison des religieuses, la chapelle et le siège du Mouvement rural diocésain.

Aussi Mgr Angelelli, en septembre 1973, en appelle-t-il à Rome contre ses détracteurs dont les dénonciations remontent aussi jusque là. Le pape fait nommer Mgr Zazpe, archevêque de Santa Fé et vice-président de la conférence épiscopale argentine, comme son représentant personnel dans cette affaire. Le 23 novembre 1973, Mgr Zazpe se rend en visite canonique à La Rioja et déclare solennellement que "*la pastorale de l'Eglise de La Rioja est la pastorale de l'Eglise universelle*".

Commentaire de Gabriel:

"Notre diocèse continue d'être le point de mire de toute l'Argentine. C'est que parfois la lutte y fait rage entre les "croisés de la foi", il faut lire "les profiteurs", et l'Eglise diocésaine. Le clergé et les religieuses sont tous à fond avec l'évêque; il n'y a que trois prêtres, trop liés aux riches, qui sont du côté "schismatique". Le Pape a donné son plein appui à l'évêque et à la ligne pastorale du diocèse: un de ses représentants personnel est venu proclamer que le diocèse était bien l'Eglise universelle et que rien n'était communiste de ce que disait et faisait l'évêque. Ça été un coup dur pour tous les intégristes qui se disaient unis à Rome, mais contre l'Eglise particulière de La Rioja. Ils ont malmené le représentant papal, comme ils l'avaient fait pour l'évêque. Certes c'est assez dangereux. Il y a des menaces de mort, et ici ce ne sont pas des phrases pour faire peur; les tueurs à gages existent" [lettre de fin 1973 à ses amis du séminaire].

Malgré le pardon de Mgr Angelelli et la levée des sanctions canoniques, les catholiques traditionalistes ne lâchent pas prise et profitent de la moindre occasion pour relancer leurs accusations et leurs calomnies. Le relais est pris par les autorités publiques: contrôle des homélies à l'église, surveillance des presbytères et de la maison de l'évêque, perquisitions comme par exemple chez les Capucins à Olta, près de Chamental, arrestations de prêtres et même du vicaire général. Ainsi passent les années 1974 et 1975.

Les choses se précipitent en 1976. En mars, à Chamental, un incident éclate dans l'église entre Mgr Angelelli et le colonel de la base aérienne de l'endroit. Celui-ci ayant publié dans la presse locale une lettre injurieuse, l'évêque interdit aux prêtres de Chamental de célébrer les offices religieux à la caserne. Le dimanche 27 juin, soit vingt jours avant l'assassinat de Gabriel et de Carlos, Mgr Bonamín, pro-vicaire aux armées, vient célébrer la messe à la chapelle de la base et déclare: "*Ceux qui sont du parti du diable sont les travailleurs de la mort et doivent en subir les conséquences*"...

Entre temps les événements politiques se sont aggravés: le 24 mars 1976, les généraux argentins prennent le pouvoir par coup d'Etat et nomment le général Videla chef de la junte gouvernementale.

Le 1er mai 1976, Gabriel sort de sa réserve coutumière et abandonne l'humour qui lui sert habilement à camoufler son inquiétude grandissante. Il envoie à son curé d'Etables un long message en patois local qu'il fait précéder d'une introduction en clair, à destination des censeurs de son courrier:

"Comme c'est la fête des mères un de ces dimanches de mai, j'ai écrit un petit poème pour ma mère en dialecte "tchékoslovaque", vous le lirez vous-même avant pour voir s'il vaut la peine. Mettez-y toute votre attention car il y a sans doute des fautes."

Voici l'intégralité du message, en version française:

"Je vous dis qu'il se passe des choses dont on ne peut parler par lettre, comme on voudrait. On est surveillé en permanence. Devant ma maison, il y a des flics qui essaient de voir tout ce qu'on fait. Le mois dernier, ce n'était pas de la tarte, car les soldats étaient partout. Il y a eu d'abord une perquisition dans ma maison. Ils cherchaient à savoir comment sont aidés ceux du maquis dans leur lutte. Ils ont arrêté des gens et les ont emprisonnés pendant quelques jours: trois prêtres, mes voisins, le maire d'ici. Je crois que cela faisait une quinzaine de personnes. Ils les ont relâchés depuis. Mais le maire, un prêtre et trois autres personnes sont toujours derrière les barreaux. Il paraît que le prêtre a été torturé. Ils l'ont changé; il ne pense plus comme avant; à présent, il serait passé de l'autre côté. Ils accusent les autres d'aider le maquis et de penser comme "Fieran" (un habitant d'Etables).

Quant à moi, ils ne m'ont pas pris. Une fois, ils sont venus me chercher pour m'interroger. J'ai comparu de nuit devant le chef des soldats. Une autre nuit, ils sont venus nous chercher à minuit en nous reprochant ce que nous avons dit à l'église. Comme je n'allais pas bien et que j'étais couché, je ne me suis pas levé. Les deux autres y sont allés et ils ont été interrogés pendant seize heures. Les religieuses de la paroisse ont passé une journée chez les flics. Elles venaient de partir en bagnole quand on les a arrêtées. Ils ont tout fouillé et ont lu tous les documents qu'elles avaient avec elles.

Une nuit, on l'a appris par la suite, ils devaient venir encercler l'église et la maison car ils avaient vu trop de monde y entrer. Ils croyaient que c'était une réunion de "camisards" d'ici. Par bonheur, il ne s'est rien passé du tout. Après ces choses, j'ai eu mal à l'estomac. Pendant trois nuits je n'ai pu dormir. Les premiers temps, chaque fois que nous sortions, il nous fallait passer devant les soldats qui étaient plantés là. Ils procédaient à une fouille complète de la bagnole et nous obligeaient à tout ouvrir: lettres, livres. On y a eu droit aussi quand nous sommes allés à la retraite des prêtres. En sortant, nous sommes passés entre deux rangées de flics qui ont fouillé nos affaires.

Les soldats veulent chasser d'ici ceux qui les embêtent dans l'Eglise. Ils essaient de faire dégringoler l'Hermil d'ici (Mgr Angelelli) que vous avez vu à Etables. Déjà ils l'ont muselé, il ne peut plus parler comme avant. A la radio il ne peut plus dire ce qu'il veut. Son Breyse (le P. Inestal, vicaire général du diocèse de La Rioja) a été mis en prison il y a un mois. Maintenant il est revenu. Les deux jeunes gens que vous avez vus avec mon chef à Etables ont, eux aussi, tâté de la prison. Ils sont maintenant dehors à l'étranger. Ceux qui étaient contre l'Eglise sont maintenant pour les soldats. Ils travaillent pour eux. Ils sont devenus importants. Ils font ce qu'ils veulent. Ils sèment la division dans le clergé et cherchent à revenir à l'Eglise des riches. Je pense que vous avez compris la chose.

Ne faites pas voir cette lettre à mes parents. Aux frères et soeurs, si, ainsi qu'aux prêtres et à Hermil pour qu'ils voient comment j'ai agi. Vous pouvez faire savoir au Père Pouget que la maison que je devais construire avec les sous, je l'ai commencée; mais maintenant avec ces ploucs, le projet est à l'eau. "Etre à l'affut". Maintenant la situation semble aller mieux. Ça passera. Et ils finiront pas disparaître, les riches et les soldats."

La répression politique ne date pas du coup d'Etat de mars 1976. Sanglante depuis des années, elle s'était soldée par l'assassinat du Père Carlos Mugica, le 11 mai 1974, quelques semaines après l'arrestation de deux prêtres faussement accusés de faire partie de la guérilla; puis les assassinats du Père José Tedeschi et du Père Francisco Soares, les 2 et 3 février 1976. Avec le coup d'Etat la répression s'accélère soudain par la politique du terrorisme d'Etat: la technique des "disparitions", qui rendra l'Argentine des généraux tristement célèbre dans le monde.

Le 4 juillet 1976, le massacre à la mitrailleuse de trois prêtres et deux séminaristes à la paroisse Saint-Patrick de Buenos-Aires provoque, certes, la protestation du conseil permanent de l'épiscopat, mais n'a pas le don de secouer la torpeur de l'Eglise argentine devant l'extrême gravité de la situation.

Le 17 juillet 1976, la veille de la "disparition" de Gabriel et de Carlos, le journal El Sol de La Rioja relance la campagne de presse contre le diocèse: "*Les obstacles sont constitués à un tel point par l'évêque diocésain et par l'ensemble étranger de prêtres, de religieuses et de laïcs collaborant avec lui, que leur permanence dans le diocèse rend l'unité impossible*".

Le 18 juillet, Gabriel et Carlos sont assassinés.

Le 25 juillet, c'est au tour d'un militant chrétien du monde rural, très connu dans le diocèse de La Rioja, d'être assassiné sous les yeux de sa famille: Wenceslas Pedernera.

Ces trois assassinats affectent profondément Mgr Angelelli. Dès l'annonce de la mort de Gabriel et de Carlos, il se rend dans la paroisse de Chamental pour en devenir provisoirement le "curé", en attendant la nomination d'un autre titulaire. Est-ce parce que, le jour de l'enterrement, Mgr Angelelli avait déclaré qu'il connaissait les commanditaires du double assassinat? Toujours est-il que, le 4 août 1976, l'évêque de La Rioja trouvait la mort dans un "accident" d'automobile dont on sait aujourd'hui avec certitude qu'il s'agissait d'un attentat.

Un témoin raconte l'enterrement de Mgr Angelelli:

*"La cérémonie des obsèques eut lieu le vendredi 6 août à 18 H. Bien que ce fût un jour ouvrable, une foule considérable accourut à La Rioja: six mille personnes, quatre-vingts prêtres, onze évêques dont le cardinal Primatesta, président de la Conférence épiscopale argentine, et le nonce apostolique Mgr Pio Laghi.*

*En raison de la multitude, la cathédrale étant trop petite, la cérémonie se déroula sur le parvis. L'homélie fut prononcée par Mgr Zazpe, archevêque de Santa Fé. C'est précisément lui qui avait été chargé en 1973 de la visite apostolique décidée par Rome, suite aux dénonciations contre Mgr Angelelli. C'est lui également qui allait être arrêté quelques jours plus tard en Equateur, à l'occasion d'une rencontre pastorale d'évêques américains à Riobamba. Dans son homélie du jour de l'enterrement de Mgr Angelelli, Mgr Zazpe cita les mots que lui avait dits ce dernier en 1973: "Rien ne changera vraiment dans l'Eglise d'Argentine tant qu'une "calotte violette" n'aura pas été teintée de sang."*

*Après la messe, le cercueil fut porté à l'intérieur de la cathédrale, accompagné seulement des prêtres et des religieuses, dans l'attente de l'inhumation qui aurait lieu le lendemain. Pendant ce temps-là, la foule chantait à l'extérieur le chant de Martin Luther King qu'aimait Mgr Angelelli: "Tous nous allons vaincre". Ce qui faisait écrire le lendemain au journal local "El Sol" que le cercueil de l'évêque était accompagné d'un petit groupe de personnes qui chantaient des chants révolutionnaires de Violeta Parra."*

Le quadruple assassinat en une quinzaine de jours laisse les forces vives du diocèse en état de choc.

La haine persistante de ceux qui ne peuvent admettre une Eglise évangéliquement tournée vers les milieux pauvres de la société se manifesterà encore par deux fois, contre la mémoire des assassinés. La croix de bois dur plantée sur le lieu de la mort de Gabriel et de Carlos sera d'abord criblée de balles puis dynamitée. Et les autorités refuseront que soit plantée une croix sur le bord de la route où Mgr Angelelli a été retrouvé mort. Motif invoqué: gêne visuelle des automobilistes...

La croix meurtrie de Gabriel et de Carlos sera recueillie au presbytère de Chamental. Celle d'Enrique Angelelli sera finalement plantée à l'endroit voulu. Signe dressé le long de la grand-route reliant Córdoba à La Rioja.

Juillet 1986

À ENRIQUE ANGELELLI  
PASTEUR DES TERRES DE L'INTÉRIEUR  
ET MARTYR INTERDIT

Tu es tombé en route, alors que tu sillonnais la plaine,  
les bras ouverts en croix épousée.  
Tandis qu'août consummait la haine, épinglée aux poitrines militaires.  
Tandis que l'Eglise tournait ses verrous prudents,  
se refusant à la mort et à la résurrection.  
Tandis que dans la pampa se brisaient les hennissements des mille chevaux domptés,  
fils du vent indomptable,

et que le Gaucho Martín Fierro\* pleurait de honte...  
patrie de San Martín\*, libératrice d'hier,  
triste flambeau du ciel, ton drapeau amené!

Tu es tombé en route, signant ta marche, Enrique, bon pasteur.  
Comme prélude à ton passage, Chamical avait dépêché ses diacres de la Pâque,  
sur la route aussi.

"Il faut continuer, tout simplement"  
sur la route d'Emmaüs, l'après-midi.  
De par "la terre grosse de vie" interdite.  
Avec le peuple qui s'avance, au coeur de la nuit, silencieux,  
à la poursuite de l'aube nouvelle.

"Une oreille collée à l'évangile et l'autre au peuple", fidèle d'entre les fidèles,  
tu marchais en simplicité, catéchèse vivante.  
Tes pages mouillées de rosée et de sueur et de prières murmurées.  
Lues, mot à mot, par les yeux du peuple compagnon.  
"Déplumé"\* comme une colline, clair comme un ruisseau,  
libre comme Jésus.  
Tous les vieux habits brûlés au feu du service.  
"Déplumé" comme le peuple des pauvres.  
Comme la carde hirsute d'écoute et de silence,  
rebelle d'espérance,  
sans autres concessions que la racine première et les bras nus:  
fibre et sentinelle de la Grande patrie\*.

"On n'est poète que quand on meurt." L'oiseau  
effeuille au couchant sa pleine anthologie.  
On n'est prophète, frère, que quand on meurt.  
La chanson qui te chante - tissée des voix de ton peuple -  
ne taira jamais plus ta prophétie, Enrique,  
pasteur à mourir, maître retrouvé, témoin véridique.  
Ton nom banni,  
les collines de Calmayo se le répéteront  
en sonneries de cloches, entre le vent et l'étoile.  
Chaque enfant qui va naître à La Rioja  
sentira, avec l'eau du baptême,  
le toucher lumineux de ton sang d'apôtre.  
Ta croix, la Croix du Christ, la pierre consacrée de ton peuple,  
ne le cédera en rien aux explosifs sacrilèges de la haine.  
Les roues qui ont arrêté tes pieds agonisants  
te donnent l'envol, pour toujours, en la plaine du coeur d'Amérique.

Tu vis, tu nous précèdes, ton sang nous convoque.  
La Rioja, l'Argentine, la Grande patrie tout entière  
ont besoin de te savoir présent sur la chaussée.  
Nous voulons racheter, avec ta mémoire, Enrique,  
la mémoire de Pâque, camouflée de rites réticents.  
Nous voulons dans sa nudité, à plein témoignage, à l'air du dimanche,

la tombe qu'ont scellée le Temple et le Prétoire,  
diplomatiquement - aujourd'hui encore - en balance.  
Nous voulons que l'Eglise de la peur retrouve la voix et le pas  
-revêtue de l'étoile de ton sang, revêtue  
des fleuves de sang et de sanglots et de l'absence  
de tant de ses fils...-  
pour "lui rendre la lumière" qu'elle cache, l'oublieuse!

Que "ceux du port"\* n'étouffent jamais plus  
la voix du fossé, vérité des terres de l'intérieur.  
Qu'on ne dise jamais plus qu'"à Buenos-Aires  
(presque) tout est mensonge".  
Que Bon-Air ne se refuse pas à être latino-américain:  
fils nécessaire des terres de l'intérieur, ce loup de mer cosmopolite.  
(Le bon air, vif, de la montagne  
plutôt que l'air, équivoque, de la mer.)

Que les Mères fécondes de la place de mai  
- gémissements d'Amérique dans les douleurs de l'enfantement -  
arrivent à mettre au monde  
l'homme nouveau, le nouveau peuple libre,  
la Grande patrie amérindienne, noire, créole, soi-même!

Adolfo\* sculptera la paix de la justice  
avec le ciseau de son grand sourire, avec tous les ciseaux anonymes du peuple.  
Et nous aurons ce jour-là, le grand Tinkunaco, le coeur d'Amérique débordant de cantiques.  
Toute la Terre-Mère rencontrera Dieu et rencontrera l'homme  
dans l'Enfant revêtu de la chair du peuple:

le seul Alcalde\* que nous reconnaitrons!  
Le seul Alcalde que nous reconnaitrons!  
Le seul Alcalde que nous reconnaitrons!

(Il est bon que le sachent les seigneurs du Nord,  
les vice-rois de service,  
les valets du jeu.)

En attendant, Enrique, pasteur des terres de l'intérieur, témoin intercepté,  
il faut continuer de marcher, tout simplement,  
sur la route d'Emmaüs, l'après-midi.  
Avec le peuple qui s'avance, au coeur de la nuit, obstiné,  
à la poursuite de l'aube nouvelle;  
sous nos yeux, le Disparu (les disparus);  
portes ouvertes à l'auberge de la rencontre, peut-être dans la pénombre:  
le vin du Sang chantant à nos lèvres,  
le pain de la Promesse nourrissant nos vies.

"Il faut continuer, tout simplement" de par le sillon de tant de sang,  
Enrique...

Pedro Casaldáliga

évêque de São Félix do Araguaia  
Mato Grosso, Brésil  
pour le 5e anniversaire du martyre  
de Mgr Enrique Angelelli  
Août 1981

\* Martín Fierro: personnage légendaire du folklore argentin  
San Martín: général vainqueur des Espagnols, symbole de l'indépendance  
"Déplumé": Mgr Angelelli était chauve  
Grande patrie: l'Amérique du sud, le rêve impossible de Bolivar  
"Ceux du port": le littoral de Buenos-Aires, prépondérant dans le pays  
Adolfo: Adolfo Pérez Esquivel, prix Nobel de la paix 1980  
Alcalde: maire. Dans la fête du Tinkunaco, l'Enfant-Jésus est habillé en maire

## Numéros spéciaux de DIAL

### \*SOLIDARITÉ AMÉRIQUE CENTRALE: DES CHRÉTIENS PRENNENT POSITION

**Prix** (port compris):  
France: 10 F (Dom-Tom: 12 F)  
Europe: 12 F (voie normale)  
Étranger par avion: 15 F

### \*LE SANG DES JUSTES Essai de martyrologie latino-américain

**Prix** (port compris):  
France: 35 F (Dom-Tom: 40 F)  
Europe: 40 F (voie normale)  
Étranger par avion: 50 F

### \*NICARAGUA, LE DÉFI

**Prix** (port compris):  
France: 15 F (Dom-Tom: 18 F)  
Europe: 18 F (voie normale)  
Étranger par avion: 25 F

### \*OSCAR ROMERO EVÊQUE ET MARTYR

**Prix** (port compris):  
France: 18 F (Dom-Tom: 23 F)  
Europe: 25 F (voie normale)  
Étranger par avion: 30 F

# dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

47, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS  
75006 PARIS (FRANCE)

TÉL. (1) 46 33 42 47

C.C.P. 1248.74-N PARIS

Du mardi au vendredi: 9 h / 12 h — 14 h / 18 h 30

Abonnement annuel (Tarif 1986): France 310 F - Étranger 370 F - Avion 450 F  
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie STEP  
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441